

L'ABEILLE

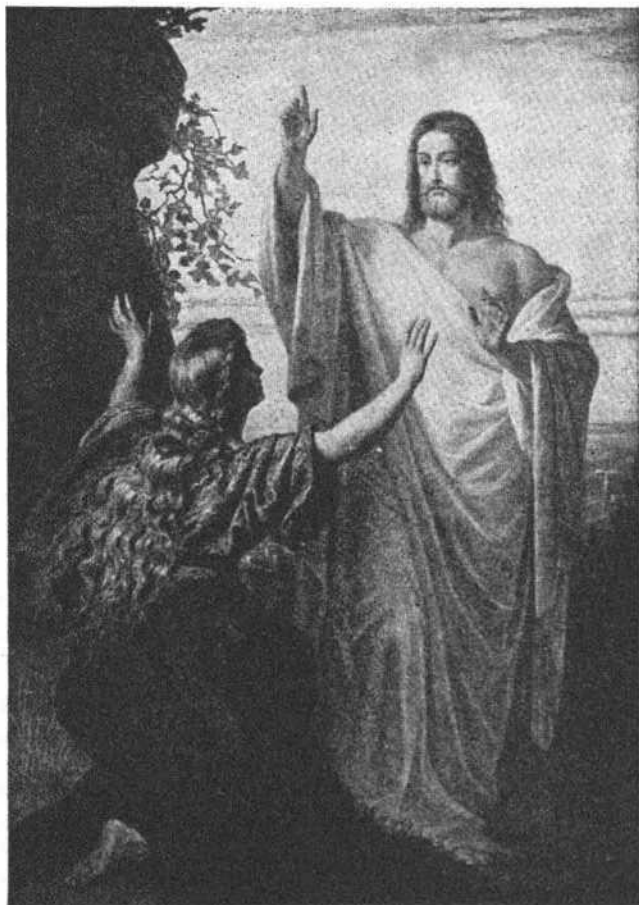
Revue mensuelle de la Jeunesse

LES FRERES DE L'INSTRUCTION CHRETIENNE, LA PRAIRIE, P. Q.



AVRIL 1947

Vol. XXII — No 8



MATIN DE PÂQUES

Jésus se montre à Marie-Madeleine

TABLE DES MATIÈRES

<i>Jésus apparaît à Marie Madeleine</i>	225	<i>Ecole Prévost, Fall River</i>	246
<i>A qui les bicyclettes?</i>	226	<i>La physique au service de la médecine</i> ...	247
<i>TOLLE !... Crucifiez-Le !...</i>	227	<i>Le Congrès des Fées</i>	248
<i>Jésus est ressuscité, alleluia !</i>	228	<i>Un jeune artiste : Remi Crête</i>	249
<i>Concours de Pâques</i>	228	<i>Jésus et les hirondelles</i>	249
<i>Fête du Patronage de saint Joseph</i>	228	<i>Imbécile, va !... (saznète)</i>	250
<i>Fleurs de sang</i>	229	<i>Légende des deux larrons</i>	251
<i>Le Frère Colman-Eugène</i>	233	<i>Ecole supérieure Prévost</i>	252
<i>Jean-Marie de la Mennais</i>	234	<i>Amusons-nous... Devinettes</i>	253
<i>Martyrs du Christ</i>	236	<i>L'Abeille en France</i>	254
<i>Bricolage. — Mots pour rire</i>	239	<i>Le courrier de l'Abeille</i>	255
<i>Des oies à une patte</i>	240	<i>L'Abeille aux Etats-Unis</i>	255
<i>Le coin de la jeune fille</i>	242	<i>Les trois épis (chant)</i>	256
<i>Mots croisés</i>	245		

A QUI LES BICYCLETTES ?

Le tirage promis pour Pâques a eu lieu. Les numéros qui suivent sont sortis de l'urne dans l'ordre indiqué :

- 1er, le numéro 13713 de février;
- 2e, le numéro 8201 de décembre,
- 3e, Eugène Boivin, de Chicoutimi, (1)
- 4e, le numéro 20368 de septembre,
- 5e, le numéro 23002 de janvier,
- 6e, le numéro 12955 d'octobre,
- 7e, l'école Ste-Eulalie, Montréal. (1)

Nous avons tiré plusieurs numéros au cas où quelques-uns seraient perdus et pour que les garçons et les filles aient leurs chances, car nous n'avons aucune indication nous disant où et qui sont les possesseurs de ces numéros.

Les trois premiers pourraient se trouver parmi les garçons. Dans ce cas, le numéro 13713 seul est bon, et les deux suivants sont annulés, car il n'y a qu'une bicyclette pour les garçons, et la deuxième irait au premier

(1) Tel qu'annoncé, page 25 de l'Abeille de septembre 1946, les écoles ou zéloteurs et zélatrices, avaient des chances supplémentaires sur ces bicyclettes :

- a) UNE pour chaque abonnement à 75c. ou \$ 1.00;
- b) UNE par 20 abonnements d'élèves.

numéro suivant détenu par les filles. Si, au contraire, les deux premiers numéros appartiennent à des filles, le numéro 13713 vaudrait la bicyclette à son propriétaire; le numéro 8201 serait nul et la bicyclette pour garçons irait à Eugène Boivin.

●

TRES IMPORTANT. — Dès que vous aurez reçu votre "Abeille" d'avril, cherchez vos numéros précédents pour savoir si vous avez l'un de ces 5 numéros "Chanceux". Si oui, écrivez votre nom et votre adresse, bien lisiblement et au complet, sur le coupon; puis, adressez-le, **au plus tôt**, à : L'ABEILLE, La Prairie, P. Q.

Vu l'importance de ce coupon, nous vous conseillons de recommander votre lettre pour qu'elle ne se perde pas. Si le gagnant était de France ou d'un autre pays éloigné, il devrait nous faire parvenir son coupon **par avion** afin de ne pas retarder l'attribution des prix.

Si l'un ou l'autre des gagnants est étranger au Canada, un montant en argent remplacera la bicyclette, vu la difficulté qu'il y aurait à lui faire parvenir cette dernière.

Et maintenant nous avons, comme tous nos Lecteurs et Lectrices, une hâte bien légitime de connaître les heureux gagnants.

L'ABEILLE

Paraît tous les mois, juillet et août exceptés.

Publiée avec l'autorisation de Son Exc. Mgr l'évêque de Saint-Jean, et la permission des Supérieurs.

Directeur : Frère ARATOR-JOSEPH, La Prairie, P. Q.

Une messe est dite tous les mercredis aux intentions des abonnés.

Enregistrée au CANADA comme matière postale de seconde classe.

Tolle!... Enlevez-le!...

Au cours de sa Passion, Jésus connut toutes les ignominies comme tous les tourments.

Sa vie entière fut le plus admirable modèle offert aux hommes... tous ses pas furent accompagnés de prodiges... Il passa en faisant le bien... et malgré cela on le saisit, on le maltraita, on l'outragea, on le mit en parallèle avec le plus grand des malfaiteurs, et le peuple, aveuglé et ameuté par ses chefs, lui préféra l'infâme Barabbas...

Aujourd'hui Jésus n'est guère mieux traité... Dans bon nombre de pays, il est mis hors la loi en la personne de ses ministres et de ses disciples. Sa passion se renouvelle dans les tourments et la mort infligés aux catholiques.

D'autre part, que de chrétiens même préférèrent leurs plaisirs et leurs passions à Jésus et à sa loi!... Chaque fois que nous commettons le péché, ne disons-nous pas à notre tour : "Nous ne voulons pas de Jésus... ôtez-le!... A nous plutôt le plaisir défendu... à nous toutes les libertés!..."

Aujourd'hui où le communisme menace et persécute partout Jésus et son Eglise, attachons-nous plus fortement que jamais à ce bon Maître. Nous aurons à souffrir probablement pour lui demeurer fidèles, mais il faut choisir entre Dieu et le démon, entre l'Eglise et le communisme... Jésus n'est



Que dois-je faire de Jésus?...
Enlevez-le!... Qu'il soit crucifié!...

parvenu à la gloire de sa Résurrection et de son Ascension qu'après avoir subi les tourments de la Passion. Nous-mêmes nous n'arriverons au ciel qu'en marchant à sa suite, en prenant notre croix et en faisant une guerre acharnée à nos défauts, à nos passions et à tous les ennemis de notre salut.

EXERCEZ-VOUS...

Problème. — M. et Mme Durand se promènent avec leurs deux enfants. Ils veulent traverser une rivière et ne trouvent qu'un canot pouvant porter au maximum 150 livres. Or M. Durand pèse 145 livres, sa femme 140 et les deux enfants 144 livres. Comment faire?

Réponse. — Les 2 enfants traversent d'abord; l'un revient avec le canot; alors le père s'embarque seul, traverse et le 2^e enfant revient. Les deux enfants repassent de nouveau; l'un d'eux revient; la mère traverse seule et le 2^e enfant revient chercher le premier.

Lu sur un monument funéraire dans un cimetière :

ICI REPOSENT :

2 grand'mères avec leurs	2 petites-filles;
2 maris	" " 2 femmes;
2 mères	" " 2 filles;
2 mères	" " 2 fils;
2 filles	" " 2 pères;
2 frères	" " 2 sœurs.

Combien de dépouilles en tout? — Expliquez votre réponse.

Réponse. — SIX dépouilles : deux veuves eurent 2 fils; chaque veuve épousa le fils de l'autre et eut une fille de ce mariage.

Jésus est ressuscité... Alleluia!...

Fête du patronage de saint Joseph

Jésus est ressuscité !... Quelle surprise et quelle joie ces mots ne causèrent-ils pas aux Apôtres le matin de Pâques !

Jésus, que ses ennemis avaient condamné à une mort si cruelle, était vivant !... Pierre et Jean veulent s'en assurer... ils courent au sépulchre... constatent la disparition de Jésus... Un ange leur confirme l'heureuse nouvelle et bientôt Jésus lui-même se fait voir à eux...

Jésus a vaincu le démon et triomphé de la mort... Sa résurrection est la meilleure preuve de sa divinité et le gage de notre propre résurrection. C'est cette pensée consolante qui a fortifié les martyrs et leur a donné la force d'affronter tous les supplices pour demeurer fidèles à leur foi.

Quand la tristesse ou le découragement nous accablent, pensons que tout cela passera; que cette vie est courte, et que nos peines et nos misères, supportées avec patience et résignation, nous procureront au ciel une joie et un bonheur sans fin.



CONCOURS de PAQUES

10. — Quelles revues de Jeunesse sont reçues dans votre école ?
20. — Auxquelles êtes-vous abonné ?
30. — Laquelle a vos préférences ? Pourquoi ?... Indiquez quelques raisons.
40. — Quelles sont les histoires qui vous ont le plus intéressé cette année ?
50. — Y a-t-il quelque chose dans la revue qui ne vous dise rien ?
60. — Qu'est-ce que vous aimeriez à y trouver et qui y manque cette année ?
70. — Si vous êtes l'un des gagnants des concours, que préférez-vous?... un dollar ou une "Abeille" reliée ?

TOUT LE MONDE est invité à prendre part à ce concours. **Au moins cinq prix** à gagner; **davantage** si le nombre des concurrents le justifie.

Comme la fête de saint Joseph tombe toujours pendant le carême (19 mars), l'Eglise en reporte la solennité au troisième mercredi après Pâques (23 avril). Ce temps est plus favorable à la joie.

En ce jour béni, recourons à ce bon patriarche avec la plus grande confiance. Demandons-lui de veiller sur l'Eglise et son chef, sur chacune de nos familles, et spécialement sur tous les enfants avec la même sollicitude qu'il veilla sur Jésus. Son pouvoir est sans limites, pourrait-on dire. Il n'a qu'à exprimer un désir; aussitôt Marie, son épouse, et Jésus, dont il fut le gardien et le protecteur, s'empresment de l'exaucer.

•
PRIERE

O Joseph, gardien fidèle à qui Dieu confia Jésus, l'innocence même, et Marie, la Vierge des Vierges, protégez notre famille et faites que, pur de cœur et chaste de corps, je serve constamment Jésus et Marie dans une chasteté parfaite.



Les bandits chinois venaient de s'emparer de Jeanne. . . Ils poussèrent des hurlements de triomphe. . . Hélas ! préoccupé de l'enlèvement de la jeune héroïne, distrait un moment de la besogne d'humanité qu'il entendait accomplir même au plus fort de la bataille, le lieutenant HENRY n'avait pu intervenir assez tôt pour épargner l'effusion du sang. Les matelots, fous de rage, venaient de venger sur les Boxers surpris dans l'appartement tout le sang qui avait coulé dans leurs rangs.

Sept cadavres gisaient, la tête fracassée. L'officier détourna la tête et des regrets amers lui vinrent au cœur, mais il n'eut guère le temps de se laisser aller à ses sentiments d'humanité. Une exclamation du *Zouave* venait de le tirer de son rêve douloureux où il était plongé. Dans un coin de la pièce, l'enfant venait de découvrir la vieille religieuse, étendue sur le dos, les bras cachant sa figure, dans l'attitude d'une morte.

Précipitamment il donna ordre à ses matelots de surveiller l'entrée de la fenêtre, car le moment n'était pas aux attendrissements. L'ennemi veillait; une seconde d'oubli pouvait être fatale. Le lieutenant, rassuré de ce côté, tout entier maintenant au devoir de sauver — s'il était encore possible — cette vie si précieuse, se pencha sur le visage de la Mère, écarta ses dents serrées. . . redoutant de découvrir l'atroce vérité. Au bout de quelques instants, il se releva. . .

— Merci, mon Dieu ! fit-il. . . La pauvre femme vit encore. . .

Il lui fit d'énergiques frictions. La Sœur ouvrit les yeux, puis, en reconnaissant une figure amie, elle eut un vague sourire, bien-

tôt voilé par une préoccupation qui l'obsédait même au sortir du rêve douloureux où elle était demeurée plongée.

— Mes Sœurs ? demanda-t-elle.

— Vivantes, ma Mère, répondit l'officier.

— Les enfants ?

— Sauvées.

— Jeanne ? Oh ! Jeanne qu'ils ont tuée, les misérables !

— Non pas tuée ! . . . non, elle vit.

— Alors, où est-elle ? . . . Je veux la voir, dites, Monsieur l'officier !

Le lieutenant ne répondit pas à la question. Hélas ! disait-il vrai seulement lorsqu'il affirmait que la pauvre enfant était vivante ? Peut-être à cette heure-là, tout près, ces tigres étaient-ils en train de la martyriser ?

Cette angoisse pesait lourdement sur l'âme de l'officier, mais il n'en fit rien paraître.

— Jeanne ! répétait la vieille religieuse. . . Je veux voir mon enfant !

— Calmez-vous ! dit doucement le lieutenant. . . Soyez tranquille. . .

— Jeanne ! Où est Jeanne ? répétaient les lèvres tremblantes de la pauvre femme.

Une syncope lui ferma les yeux, la saisit dans un nouvel évanouissement. Elle avait le cou tuméfié de la blessure qu'elle avait reçue, blessure providentielle, puisque les Chinois qui avaient emporté Jeanne, croyant la vieille Mère morte, l'avaient abandonnée comme un cadavre.

— Emportez-la chez les Sœurs, ordonna l'officier.

Deux marins la prirent doucement, la remirent aux mains des religieuses qui sanglotaient, pensant que l'assassin l'avait tuée.

L'attaque ayant changé de front, les matelots, sauf quatre qui demeurèrent de garde au dortoir, se réunirent dans la pièce où verraient de se passer les scènes que nous avons contées. Les sept cadavres des Boxers assommés furent jetés dans la rue. Des cris de fureur répondirent à cette funèbre manifestation, quelques coups de fusil furent tirés, mais la fenêtre était haute et ils n'atteignirent personne.

Les Chinois, exaspérés, voyaient tous leurs efforts se heurter contre la défense héroïque des Français. Défense admirable dont le Zouave devait rester l'un des plus magnifiques héros.

Deux jours se passèrent sans alerte. On eût pu croire que l'ennemi, lassé de tant de ténacité, abandonnait l'attaque. Mais les abords de la maison étaient envahis. Les traitres attendaient que les défenseurs, incapables d'être vaincus par la force, le fussent par la famine. Les Sœurs priaient pour les morts et soignaient les blessés.

— Le couvent sera pris lorsqu'il ne restera plus un seul de nous vivant, disait l'officier à la supérieure.

Et les matelots, toujours généreux, comprirent la nécessité de "se serrer l'estomac avec la grande courroie du sac", jeûnant héroïquement, n'acceptant que le quart de leur ration pour que les fillettes pussent manger à leur faim. Mais tous les cœurs étaient angoissés, plus encore à la pensée de Jeanne dont on ignorait le sort, qu'à l'appréhension de nouveaux dangers menaçant les défenseurs, les religieuses et les enfants. Jeanne tombée vivante aux mains de ces hideux Chinois, dont la férocité ne connaissait pas de bornes et dont l'ingénieuse cruauté savait trouver pour ses victimes des supplices inouïs! . . .

Chez Pastoureau, la peine violente qu'il avait ressentie en apprenant la disparition de sa chère petite sœur, si miraculeusement retrouvée, redoublait la fièvre causée par sa blessure. Immobilisé par la douleur, il était plongé dans un noir chagrin, que seul le dévouement constant de ses admirables infirmières pouvait empêcher de tourner au désespoir.

Le Zouave s'était fait son gardien, et ce petit garçon, toujours à la recherche de quelque action d'audace, veillait le marin avec la patience et la délicatesse d'une Sœur.

Un soir, comme il avait rassemblé près du lit du blessé tous les objets qui lui appartenaient, il souleva le sac de toile que chaque matelot porte avec lui dans les expéditions de débarquement.

— Ah! ça! mon vieux, s'écria-t-il, qu'est-ce que tu portes dans ton fourbi qui pèse tant ?

— Je n'en sais rien, fit Pastoureau qui commençait à s'assoupir.

— Faut pas que je le réveille, murmura le petit homme, il y a assez longtemps qu'il n'a pas fermé l'œil.

Sans bruit, il ouvrit le sac, plongea sa main dans l'ouverture. Mais malgré son désir d'être silencieux, il eut une exclamation de surprise joyeuse. Il se leva, s'en alla trouver le lieutenant.

— Monsieur l'officier, dit-il... je viens de faire une riche trouvaille! . . .

— Qu'est-ce que c'est, mon bonhomme ?

— Ce qui nous est le plus nécessaire en ce moment.

— Du pain ?

— Mieux que ça . . . J'ai trouvé cinquante cartouches dans le sac à Pastoureau!

— Cinquante cartouches ?

— Cinquante-deux tout juste!

Et il mena l'officier auprès du blessé.

— Mais comment se trouvent-elles là? . . . fit le lieutenant stupéfait . . . C'est inouï. Il en aura pris une double provision en partant . . . C'est une chance inespérée . . . C'est peu . . . mais nous pouvons encore faire beaucoup de mal à l'ennemi avec ça . . .



Les Sœurs soignaient les blessés

Ah! je crois bien que c'est mieux que du pain!

En effet, c'était une précieuse trouvaille, cinquante-deux coups de fusil à tirer! Sans doute, ce n'était pas le salut, mais cela constituait une ressource suprême pour une attaque imprévue. . .

— Demain matin, au réveil, nous les offrons à ces braves gens. Va dormir.

L'enfant s'étendit auprès du lit de Pastoureau, tandis que l'officier veillait, ne voulant laisser à personne cette fatigue supplémentaire.

Au petit jour, un des matelots qui étaient en sentinelle dans la partie de la maison où Jeanne avait été enlevée se précipita dans le dortoir.

— Lieutenant! s'écria-t-il, venez vite. . . Cette fois nous sommes perdus.

LES MATHURINS

A cette affolante exclamation les hommes se levèrent.

— Du calme! ordonna l'officier. Et surtout pas un cri; vous n'êtes pas des enfants!

Ensemble, ils se rendirent dans l'aile droite de la maison. Le lieutenant s'approcha de la fenêtre.

— Qu'est-ce qui te fait croire que nous sommes perdus? demanda-t-il à l'homme qui était venu le prévenir.

— Ça, dit-il simplement.

Et, se penchant à l'ouverture, il indiqua de la main le renforcement de la rue.

En face d'eux une trentaine d'hommes armés de pics étaient massés. Ceux des premiers rangs commençaient à creuser un sillon qui aboutissait au mur du couvent. Par derrière, quatre Boxers portaient une sorte de caisse carrée recouverte de fer.

L'officier avait compris. C'était une manœuvre familière aux Chinois. Incapables d'avoir raison de la forteresse improvisée, désespérant de prendre vivants ceux qui s'y trouvaient enfermés, ces lâches voulaient la faire sauter. La boîte métallique était un engin rempli de poudre.

— Cette fois, c'est bien la fin, cria le matelot qui ne se possédait plus.

Mais l'officier venait de le saisir par le bras et de le rejeter dans l'appartement.

— Et quand même ce serait, dit-il en le regardant sévèrement, est-ce une raison pour affoler tes camarades? C'est cela que tu appelles du courage? Crier comme un enragé que nous sommes perdus! Tu vas te taire, autrement je te fais enfermer et tu ne te battras plus.

L'homme apostrophé regarda son chef, et tous les matelots demeurèrent immobiles. Cette parole de l'officier, ce calme devant le danger tout proche, ce mépris suprême du péril, leur donnait une confiance sans bornes en cet homme qui avait juré de les guider jusqu'au dernier moment. Le quartier-maître s'était rapproché.

— Ah! lieutenant, quel malheur! Si nous avions seulement des balles, seulement une douzaine! Quelle danse nous donnerions à ces faillits chiens. . .

Le lieutenant le regarda.

— Nous en avons, dit-il.

Et ce simple mot produisit un effet magique. En ce moment critique, on aurait annoncé à ces hommes qu'ils étaient délivrés et que leur vie était sauvée, la joie n'eût pas brillé si épanouie dans leurs yeux.

Quelques-uns caressaient leurs fusils, ces choses inertes et inutiles qui allaient redevenir vivantes et terribles. On avait des balles! Était-ce possible? Alors, comme chacun allait bien viser son homme! Et quelle belle place pour fusiller tous ces brigands!

— Oui, nous avons des cartouches! répéta le lieutenant, cinquante-deux que le Zouave a trouvées dans le sac de Pastoureau.

C'était plus que de l'or; c'était la défense, presque le salut.

L'enfant arrivait, portant les munitions. Chacun en prit deux avec respect, comme si c'eût été des diamants.

— Pas une de perdue! déclara l'officier. Visez comme à la cible. . . D'abord les hommes qui ont des pics. . .

— Lieutenant, fit le quartier-maître, si vous permettez, j'ai une idée.

— Parle, mon ami, dit le chef. Tout le monde a le droit de contribuer à la défense par ses conseils.

— M'est avis qu'il vaudrait mieux commencer par "canarder" la boîte à musique.

C'est ainsi qu'il désignait l'énorme cartouche à mine.

— Bonne idée! fit l'officier, est-ce qu'on la voit toujours?

— Tenez, les voilà. . . Ils se mettent quatre à la porter, les gredins!

Le lieutenant appela :

— Moustille!

— Présent!

— C'est toi le meilleur tireur?

— Vous me l'avez dit l'autre jour, lieutenant.

— Tu vas ouvrir le feu.

— Chance! murmura le matelot...

Et un large sourire s'épanouit sur sa face rougie.

— Pagne! Cibret! Labret! Coustol! appelle l'officier.

— Présents!

— Chargez, pour fusiller les hommes qui poignent, quand je commanderai.

— Quel bonheur! sourit Coustol, un grand brun qui était nu-tête parce qu'une balle chinoise lui avait "soufflé" son béret quelques jours auparavant.

Les Boxers continuaient leur besogne, persuadés que les Français n'avaient plus une seule balle à tirer. Moustille, dissimulé derrière le balcon, avait posé son fusil sur la balustrade, l'œil sur l'engin, le doigt immobile sur la détente. Le lieutenant s'était placé en arrière, voulant assurer la sécurité de ses hommes, et jugeant nécessaire de surveiller un enthousiasme qui eût pu leur coûter la vie.

— Assez d'un à s'exposer, dit-il. Les autres, cachez-vous dans les coins et n'allez pas vous faire fusiller comme des étourneaux, lorsque ces diables jaunes vont riposter. Va, Moustille, tu peux commencer le feu, mon gaillard, et vise bien!

Mon Moustille restait immobile, comme pétrifié.

— Qu'attends-tu donc, Moustille? fit l'officier impatienté. Es-tu sourd?... Feul je te dis.

Au lieu du coup de fusil, ce fut un formidable juron qui éclata. Le matelot s'était retourné, ses yeux reflétait le découragement, presque le désespoir.

— Lieutenant, s'écria-t-il, lieutenant, je peux pas tirer!

— Ah! ça, rugit le chef, es-tu fou?

— Non, non! Pas fou! Regardez... J'ai peur... peur de tuer la demoiselle.

— La demoiselle? questionna l'officier en riant, car il pensait que ce pince-sans-rire de Moustille voulait plaisanter...

Mais soudain une angoissante pensée lui traversa l'esprit. D'un bond, il s'élança vers la fenêtre, regarda le groupe de Chinois occupés à miner le sol devant la muraille.

— Race de traîtres! murmura-t-il, incapable cette fois de maîtriser la colère qui l'envahissait.

Hélas! le matelot avait dit vrai. Le souci d'une existence chère l'empêchait de tirer.

La "demoiselle" c'était Jeanne, la pauvre petite Jeanne, qui, les mains attachées, chancelante et le visage livide, avait été placée devant les travailleurs. Oui! race de traîtres et de lâches, ces hideux Boxers qui faisaient une guerre monstrueuse en méprisant les droits les plus élémentaires de l'humanité. Voilà pourquoi ils s'étaient emparés d'une femme sans défense! Voilà pourquoi ils ne l'avaient pas tuée! Sa vie devait leur servir plus que sa mort. De cette enfant, ils se faisaient un rempart contre les balles françaises, rempart sacré, obstacle inviolable. Car ils savaient que jamais on ne voudrait risquer la redoutable chance, même éloignée, de tuer la jeune fille. Le meilleur tireur ne peut jamais affirmer que sa balle ne déviara pas. D'ailleurs pour être plus sûrs que l'enfant leur serait un abri, les misérables se serraient derrière elle.

Des murmures de colère se firent entendre parmi les matelots. Il fallait donc que leur bravoure fut arrêtée par cette stupide lâcheté! La situation était douloureuse. Jeanne, incapable de tendre les mains vers ses amis, concentrait vers eux toute la vie de son regard. On eût dit qu'elle parlait avec ses yeux. Les armes s'étaient abaissées; une morne stupeur planait dans la maison assiégée. Que faire? Et le danger grandissait: les ouvriers continuaient leur sinistre besogne, abrités derrière cette enfant près de laquelle ils se savaient plus en sûreté que protégés par une épaisse muraille.

Mais, tout à coup, une voix perçante retentit dans la rue. C'était Jeanne qui parlait, les matelots prêtaient l'oreille...

— Est-ce possible? murmura le lieutenant.

La voix montait, claire et tranquille.

— Tirez! Tirez quand même! disait l'héroïque enfant... De toutes façons, j'aime mieux mourir... Tirez, je meurs contente, puisque c'est pour la France et mes chères Sœurs!

Les hommes se regardèrent; jamais ils n'avaient vu pareil courage.

— Jamais! fit l'officier. Plutôt mourir jusqu'au dernier que de tuer cette héroïque enfant. Mon Dieu! fit-il avec amertume, est-il possible qu'elle périsse de la main de ces bandits?

Dans un coin, huit matelots chuchotaient à voix basse.

— Mais c'est un Conseil de guerre, si nous en revenons!

(à suivre)

Le Frère Colman-Eugène

(1887-1947)

La Congrégation des Frères de l'Instruction chrétienne vient de faire une grosse perte en la personne du Frère Colman-Eugène, décédé à Ploërmel le 31 janvier 1947.

Né à Binic, (France), en 1887, il entra au juvénat en 1900 et prit l'habit religieux le 2 février 1903. La persécution qui éclata en France cette année-là ne lui permit pas d'achever son noviciat là-bas; mais comme il estimait sa vocation religieuse par-dessus tout, il demanda et obtint la permission de venir au Canada, terre si hospitalière.

Il arriva à La Prairie le 27 juin 1903 et y acheva paisiblement son noviciat. L'année suivante (1904) il débuta à l'école Ste-Elisabeth comme cuisinier, tout en aidant à ses confrères dans leurs classes.

L'école Saint-Edouard (aujourd'hui La Menais) fut ensuite le théâtre de ses activités de 1907 à 1913. Grâce à son inlassable dévouement il obtint des succès remarquables dans sa classe qui comptait parfois plus de cent élèves.

De 1914 à 1922 il enseigna la première classe à la Ste-Famille (St-Pierre Claver) tout en remplissant les fonctions de sous-directeur.

Chargé de la direction de l'école de Saint-Ours de 1928 à 1934, il en fit les beaux jours, et les plus brillants succès scolaires y couronnèrent ses efforts.

D'autres écoles bénéficièrent aussi de son zèle : Mascouche 1913-1914; Louiseville 1922; La Pointe-du-Lac 1923; le Juvénat de La Prairie 1923-26; St-Stanislas 1926-27; La Menais 1927-28; le noviciat de La Prairie 1934-35; le Fort-Neuf de La Prairie 1935-37.

Dans tous ces divers postes il se dévoua sans compter. Aussi sa santé, bien que robuste, ne tarda pas à s'en ressentir. Une pression artérielle très forte le contraignit à abandonner l'enseignement et à prendre un repos. Mais il ne put jamais se résigner à l'inactivité et chercha toujours à se rendre utile de quelque manière.

Avec l'espoir qu'une visite au pays natal et un pèlerinage à Lourdes contribueraient à restaurer sa santé, il se résigna à partir pour la France en juillet dernier. Son attente fut déçue; l'amélioration escomptée ne se produisit pas, et il se résigna dès lors à l'inévitable. Il aurait voulu revenir au Canada



Le Frère COLMAN-EUGENE

pour y finir ses jours; mais son médecin s'y objecta et bientôt il dut prendre le chemin de la clinique de Ploërmel. La mort l'attendait là où il s'était donné à Dieu 44 ans auparavant.

Le Frère Colman-Eugène fut un de ces travailleurs qui ne reculent jamais devant l'effort, et il savait communiquer son ardeur à ses élèves qui se distinguèrent partout par leurs succès.

Excellent religieux, il fut aussi un fervent apôtre. Bon nombre de ses anciens élèves, aujourd'hui prêtres ou religieux, lui doivent, après Dieu, leur vocation et lui en conservent une éternelle reconnaissance.

"L'Abeille" à laquelle ce bon Frère a rendu de nombreux services, le recommande aux ferventes prières de ses lecteurs et lectrices.

Que tous s'unissent également pour demander au Maître de la Moisson d'envoyer de nombreux ouvriers de sa "trempe" pour prendre la place demeurée vide par son départ pour un monde meilleur. Qu'il jouisse au plus tôt là-haut de la belle récompense promise à ceux qui, comme lui, ont tout quitté pour Dieu !...

Fr A.J.

Jean-Marie de la Mennais

— 1780 - 1860 —

par Guy Lavolette

A la Cour de France

VII — A LA COUR DE FRANCE

La Grande Aumônerie.

Monsieur de la Mennais remplissait depuis cinq ans les fonctions de Vicaire capitulaire au diocèse de Saint-Brieuc, lorsque le Grand Aumônier de France le demanda comme Vicaire général.

Le Fondateur des Frères de l'Instruction Chrétienne et des Filles de la Providence de Saint-Brieuc refusa tout d'abord un poste qui l'éloignait de ses protégés, mais sur les instances du roi, Louis XVIII, et de ses nombreux amis, il partit pour Paris le 22 novembre 1822.

Les beaux habits de drap.

Quand le nouveau dignitaire arriva dans la capitale, de généreuses demoiselles s'occupèrent elles-mêmes des changements à opérer dans son costume. Et ce fut heureux, car ce n'était pas une mince besogne que celle de transformer en abbé de cour un homme qui n'avait jamais sacrifié aux soins de la toilette.

"Le cher abbé Jean nous est arrivé à neuf heures du matin, écrit l'une de ces charitables filles. A dix heures, tout était en activité pour son accoutrement : tailleurs, chapeliers, cordonniers, marchands de bas.

"Enfin, à deux heures, la métamorphose était complète, et l'abbé Jean nous est apparu pimpant, élégant et riant aux éclats. C'est réellement une chose ravissante que de le voir en habit de beau drap doublé de soie".

Par esprit de pénitence.

Une fois installé dans son nouveau poste, l'humble prêtre breton négligea malheureusement d'entretenir l'élégance et la fraîcheur de son costume. L'habit de cour ne tarda pas à ressembler aux soutanes et aux petits collets de Saint-Brieuc, renommés par leurs taches un peu trop visibles et... leurs accrocs persévérants.

Cette négligence exposait le cher homme aux taquineries de la cour, mais quand on l'ennuyait trop fort à ce sujet, la réponse tombait à pic.

"Eh ! Mesdames, s'écria-t-il un jour en présence du roi; ne voyez-vous pas que ma toilette fait pénitence pour les excès de la vôtre ?"

— Bravo ! continua Louis XVIII, qui n'était pas lui-même très soigneux dans sa mise, voilà ce qui s'appelle répondu ! Le beau sexe a trop de coquetterie; nous n'en avons pas du tout. Cela fait compensation, monsieur le Grand Vicaire".



L'abbé Jean refusa dix-sept fois l'épiscopat qu'on lui offrit.

En esprit d'humilité.

Le prince-cardinal se félicitait du choix qu'il avait fait de l'abbé Jean-Marie comme Vicaire général, si bien qu'il finit par lui abandonner la nomination des évêques.

Pendant son séjour de deux ans à la Grande Aumônerie de France, monsieur de la Mennais présenta quarante évêques à la nomination royale, mais il refusa lui-même dix-sept fois l'épiscopat qu'on lui offrait.

Petit Jean comme devant...

En acceptant la charge d'un diocèse, le supérieur des Frères et des Sœurs aurait dû s'éloigner de ses deux congrégations. Or il ne soupirait qu'au moment de retourner parmi ses chers Frères et ses chères Sœurs.

"Je ne rêve qu'à la Bretagne, écrivait-il. A ce doux et triste souvenir, mes larmes coulent en abondance. Tout mon cœur est là. Au reste, je vois du bien à faire ici, et j'espère l'opérer".

Mais quand monsieur de la Mennais entrevit enfin la possibilité de quitter la capitale, il écrivit encore, transporté d'enthousiasme :

"Je n'ai qu'une ambition : celle de m'en retourner au plus vite en Bretagne et de redevenir petit Jean comme devant !"

VIII — VIVE LA GUERRE !

De la cave au grenier.

L'estime et la confiance que le peuple témoignait aux écoles des Frères portèrent ombre aux universitaires. Les tracasseries se succédaient sans interruption, mais sans jamais laisser la patience du fondateur.

"Quel homme ! Il a le diable au corps, s'exclamaient un de ces jaloux qui avait réussi à fermer la salle dont jouissaient les Frères au sous-sol de la mairie. Jamais je n'ai vu un homme pareil : on le chasse de la cave, il monte au grenier..."

Ce fut en effet dans un grenier que monsieur de la Mennais logea ses Frères expulsés de la maison municipale. Méchant grenier ouvert à tous les vents, où la pluie tombait comme sur la place publique. Mais le nombre des écoliers doublait, et l'on jetait les fondements de ce bel édifice où huit Frères suffirent à peine aujourd'hui.

A bas les livres neutres !

Le Ministre de l'Instruction publique ayant approuvé un manuel de lecture courante pour les écoles élémentaires, pria monsieur de la Mennais de l'introduire dans les clas-



Je regrette de ne pouvoir adopter cet ouvrage...

ses de ses Frères. Celui-ci parcourut le volume et le remit au donateur en disant :

"Je regrette, monsieur le Ministre, de ne pouvoir adopter cet ouvrage pour mes écoles; elles sont fondées pour faire connaître Jésus-Christ, et votre livre ne le nomme même pas".

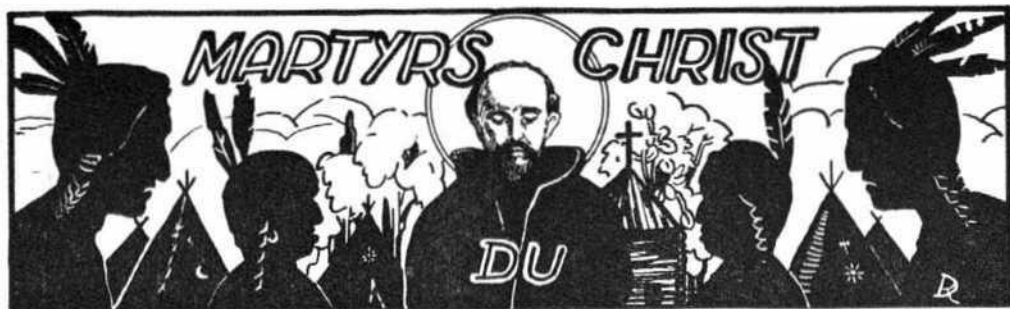
Du tic au tac.

Un député, Monsieur Salvarte, s'était permis d'affirmer qu'il fallait considérer les Frères de Ploërmel comme de véritables moines, liés par des vœux solennels et irrévocables. Monsieur de la Mennais lui répondit de sa meilleure plume :

"Sans doute il y a des rapports de dépendance entre les Frères et leurs Supérieurs. Mais n'y en a-t-il pas entre le soldat et ses chefs ? A cause de cela, prétend-on que les soldats sont des moines ?

"Je ne connais pas de loi qui me défende, par exemple, de promettre, même devant Dieu, à l'honorable monsieur Salvarte, d'être son très humble serviteur, et qui s'oppose à ce que je l'appelle : *Mon Révérend Père*.

(à suivre)



FRANCE ET CANADA

Le Père Jogues se dirigea vers une cabane de pêcheurs. Sur le seuil, un homme le regardait d'un air curieux, le sourire aux lèvres. L'accoutrement du Jésuite était, en effet, plutôt bizarre : vieux bonnet de marin, manteau déchiré et trop ample ; on eût dit une sorte de proscrit chassé de son pays et demandant l'hospitalité aux côtes françaises.

Jogues s'approcha du pêcheur :

— N'y a-t-il pas, demanda-t-il, une église à proximité ?

— Eh oui, mon cher Monsieur, il y a la chapelle des Récollets, là-bas, sur la route.

— Pourriez-vous m'y conduire ?

— Certainement, mais en attendant, entrez chez moi vous refaire un peu, car vous paraissez fatigué.

— Je suis un peu pressé.

— Entrez tout de même, ça ne sera pas long.

Le Père se laissa convaincre et accepta l'hospitalité du pêcheur.

— Vous accepterez ce petit *Bordeaux*, dit ce dernier, en présentant un verre de vin.

— Merci, mon brave, mais je ne puis accepter, car je désire communier. C'est le jour de Noël, n'est-ce pas ?

— En effet. Alors, revenez après la messe, nous causerons un peu.

— Je reviendrai.

Le pêcheur breton ne voulut point laisser partir son visiteur sans lui avoir prêté un paletot plus convenable, changé son foulard et son vieux bonnet. Puis il le conduisit lui-même à la chapelle des Récollets.

Les cloches sonnaient à toute volée : Noël ! Noël ! Dans l'âme de Jogues, toute réjouie, passait comme un air de jeunesse, un écho des Noël's d'autrefois. Il entra dans l'église, se confessa et suivit la messe. La voûte résonna sous les cantiques traditionnels : "Il

est né, le divin Enfant", "Ça bergers", que le Jésuite n'avait pas entendus depuis plus de six ans.

La tête dans les mains, il pleurait d'émotion et de reconnaissance. Il avança vers la sainte table pour recevoir la sainte communion. "C'est à ce moment, dit-il, que je réalisai la douceur de ma délivrance."

Après la messe, il retourna à la cabane du pêcheur. Déjà des bruits avaient couru au sujet de l'étranger. La maisonnette était remplie de voisins espérant entendre des récits d'aventures. Jogues dut répondre aux questions. Devant les gens simples qui l'entouraient, et qui, par moments, étaient émus jusqu'aux larmes, il conta son histoire, depuis sa captivité chez les Iroquois jusqu'à sa fuite à Rensselaerswyck et à son retour en France. Les petites filles du pêcheur offrirent au Père le contenu de leur tirelire. Impossible de refuser sans chagriner des donatrices si généreuses. Isaac dut accepter les sous en bénissant les enfants.

La rumeur se répandit qu'un prêtre avait débarqué sur la côte. Déjà des légendes circulaient à son sujet. Ces bruits étant parvenus aux oreilles de M. Berson, riche commerçant de Rennes, il accourut offrir ses services au Père Jogues. Il lui proposa de le conduire jusqu'à la demeure des Pères Jésuites, à Rennes. Le prêtre accepta et partit à cheval avec son compagnon, non sans avoir remercié le pêcheur breton qui l'avait si charitablement accueilli.

En France, toute la population suivait avec intérêt les Rapports des Jésuites de la Nouvelle-France. Elle avait ainsi appris la capture du Père Jogues, puis sa mort probable au milieu des tortures. On avait annoncé ensuite qu'il vivait encore, mais avait enduré des supplices épouvantables. Enfin des lettres annoncèrent son évasion manquée et laissaient planer des doutes sur son sort... On attendait donc avec anxiété d'autres nouvelles.

Jogues coucha dans la demeure de M. Ber-son. Le lendemain matin, de bonne heure, il sonnait à la porte du Collège de Rennes et demanda au portier s'il pouvait voir le Père Recteur, lequel s'habillait pour dire sa messe. La soudaineté de cette demande étonna le Supérieur qui passa au parloir.

Isaac lui tendit une lettre qui commençait par ces mots : "Nous, William Kieft, directeur général...". Le Recteur, pressé, demanda au visiteur s'il venait du Canada et s'il connaissait les Pères jésuites.

— Le Père Jogues, est-il encore vivant, dit-il ?

— Oui, il vit, répondit Jogues d'une voix étranglée, et c'est lui-même qui vous parle.

En disant ces mots, le missionnaire, tout en larmes, s'était jeté aux pieds du Supérieur en lui demandant sa bénédiction. Celui-ci le releva, l'embrassa et le conduisit à la salle commune. Là, le missionnaire fut entouré, embrassé, questionné, habillé de neuf et enfin porté en triomphe à la chapelle. Le Père Recteur changea les ornements noirs contre les blancs. Ce fut une messe de reconnaissance. Jogues, pleurant de joie, reçut la communion des mains du Père Recteur.

Après la messe, le missionnaire dut raconter de nouveau toute son histoire à ses confrères émerveillés qui le regardaient avec vénération. Déjà, on le nimait de l'auréole des martyrs. Ces attentions trop bienveillantes fatiguaient le Père Isaac qui eût désiré passer

inaperçu. Il écrivit à sa mère pour lui faire part de son retour et lui annoncer sa visite.

Madame Jogues étouffa un sanglot devant son fils au visage décharné et aux mains affreusement mutilées. Elle le supplia de ne pas retourner chez ces barbares. Toute la population d'Orléans accourut pour saluer Jogues, le missionnaire martyrisé par les Iroquois.

Son séjour à Orléans devint bientôt insupportable à son humilité et il se hâta d'aller à Paris. Là, à son insu, le Père Lalemant avait terminé et livré aux imprimeurs le Rapport de 1642-43 où il racontait l'évasion du Père Isaac et finissait par un éloge de "ce martyr vivant, cet homme riche dans la plus extrême pauvreté, joyeux dans l'affliction, en un mot, ce Jésuite, vêtu comme un sauvage ou plutôt comme saint Jean-Baptiste."

Avant l'arrivée de Jogues, tout Paris avait lu le Rapport. Il fut effrayé de cette publicité et chercha à se cacher. On se le montrait dans les rues; on le questionnait, on l'invitait à toutes les réunions.

La Régente, Anne d'Autriche, demanda à le voir. Malgré son désir d'échapper à cette entrevue, il dut se présenter devant la Reine. Elle lui fit raconter sa vie chez les Iroquois, ses tortures, son évasion. Elle prit ses mains mutilées dans les siennes et les considéra avec émotion. Assis près d'elle, le petit roi Louis XIV, âgé de cinq ans, regardait le Père Jogues avec de grands yeux étonnés.

Tous ces honneurs pesaient à l'âme du missionnaire. Il n'avait plus qu'un désir : retourner chez ses chers Iroquois et travailler au salut de leurs âmes. Il s'ennuyait en France.

A force d'instances, il obtint de son Supérieur l'ordre de retourner au Canada, au printemps de 1644. Jogues avait trente-sept ans. Il escomptait de nombreuses années d'apostolat chez les sauvages.

Pendant son séjour en France, il demanda au pape la permission de dire la messe que ses pauvres doigts mutilés ne lui permettaient plus de célébrer canoniquement. Le pape Urbain VIII, très ému au récit des souffrances endurées par le Père Jogues, consentit volontiers à accorder la dispense demandée en disant : "Il serait honteux qu'un martyr du Christ n'ait pas le droit de boire le sang du Christ."

La réponse du pape remplit de joie le missionnaire. Sa première messe fut célébrée à Orléans, en présence de sa mère. Celle-ci était maintenant résignée à le laisser partir. Son Isaac était un martyr : le pape l'avait dit, la



Les filles du pêcheur offrirent au Père le contenu de leur tirelire.

reine l'avait dit, toute la France le proclamait.

Jogues s'embarqua donc pour le Canada au début de mai. A peine le bateau avait-il gagné le large que les soldats à bord commencèrent à murmurer. Ils menacèrent même le capitaine de le faire prisonnier s'il ne les ramenait à La Rochelle. Ce ne fut que sur les instances du Père Isaac qu'ils s'apaisèrent.

Mais une tempête terrible s'éleva bientôt menaçant de tout submerger. Des vagues balayaient le pont arrachant tout sur leur passage. Le bateau tremblait, craquait. Soldats et passagers, massés sur le pont, se mirent à crier : "Le bateau sombre ! Nous sommes perdus !"

A ce moment, Jogues apparut, son bréviaire en main. D'une voix puissante, il calma les membres de l'équipage et leur promit la fin de la tempête s'ils se repentaient de leurs péchés. Le vent déchaîné s'apaisa presque aussitôt et tous remercièrent Dieu. Dès lors, Isaac fut tenu en grande vénération.

A Québec, on accueillit le missionnaire comme un rressuscité. Il fut assailli de questions. Jogues raconta de nouveau toute son histoire. Il apprit lui-même que le Père Bressani avait été capturé par les Iroquois. Ceux-ci étaient en guerre ouverte contre les Français, les Hurons et les Algonquins. Les rives du Saint-Laurent étaient couvertes d'ennemis.

Jogues supplia ses Supérieurs de l'envoyer de nouveau chez les Iroquois. Il connaissait leur langue et leurs mœurs et essaierait de les convertir.

Le Père Vimont, Supérieur, envoya le Père Isaac à Montréal. Ce fut une joie pour ce dernier de remonter le Saint-Laurent. Il se rappela son voyage du premier août avec Goupil, Couture, Jean et les Hurons, l'embuscade des Mohawks, la captivité, les tortures....

A Ville-Marie, il revit ses chers Hurons. Ceux-ci lui parlèrent d'une paix possible avec les Iroquois. Le Père Bressani avait été remis en liberté par le grand Conseil des Mohawks et cela paraissait significatif. Les Français relâchèrent également deux Iroquois prisonniers en signe d'amitié. L'un d'eux était Honatteniate, le Mohawk petit-fils de la "tante" du Père Jogues. Son compagnon prit la parole : "Je vous salue, vous avez bien fait. Mon corps a été retiré du feu. Onontio, vous m'avez donné la vie, je n'oublierai jamais cette bonté et ma nation vous en sera reconnaissante. La terre sera belle, la rivière sera

toute calme, la paix nous rendra amis. Je n'ai plus d'ombres devant les yeux. Les âmes de mes ancêtres tués par les Algonquins ont disparu. Je n'ai d'ardeur que pour la paix et la joie."

Puis, jetant sa hache dans le feu, il dit : "J'ai jeté ma colère. Adieu à la guerre, je dépose mes armes, je suis votre ami pour toujours."

Le gouverneur renvoya les prisonniers avec un message d'amitié. Ceux-ci souhaitaient la paix. Ils envoyèrent une ambassade à Trois-Rivières. Le Père Jogues eut le bonheur de revoir, parmi les délégués des Mohawks, Guillaume Couture et Jean de la Lande qu'il avait laissés deux ans auparavant. Les deux Français servaient d'interprètes aux Iroquois. Ceux-ci avaient amené Kiotseaton, le plus éloquent des orateurs mohawks et Anigwogan, le plus habile diplomate de la nation.

Le 12 juillet 1645, le Conseil se réunit dans la cour du fort de Trois-Rivières. Le gouverneur Montmagny, en costume d'apparat, avait pris place dans un fauteuil ayant à sa droite les dignitaires et, à sa gauche, les Pères Vimont, Le Jeune et Jogues. Face aux Français, les corps nus des Algonquins et des Hurons; puis Kiotseaton et les ambassadeurs mohawks drapés dans des vêtements de peau de daim décorés de perles et de plumes bigarrées. Le feu du Conseil flambait au centre. On alluma le calumet de paix qui passa de bouche en bouche. Kiotseaton se leva :

"Onontio, prête l'oreille à mes paroles. Je suis la bouche de tout mon peuple; mon cœur ne contient aucun sentiment mauvais; je n'ai que des chants d'amitié à la bouche...."

Il se mit à chanter en balançant son corps. Puis il sortit de sa poche un collier de wampum. C'était un présent pour remercier Onontio qui avait sauvé la vie de son parent Okhraheneharon. Il choisit deux autres colliers et les mit aux bras de Couture et de Jean : "Voici les colliers qui vous rendent ces prisonniers."

Treize autres colliers ayant chacun une signification particulière furent ensuite offerts.

Le 14 juillet, nouveau grand Conseil pendant lequel les Français donnèrent leur réponse. Le gouverneur Montmagny offrit aux Iroquois quatorze présents dont chacun signifiait une clause du traité de paix projeté. Le Conseil se termina dans la concorde.

Les ambassadeurs iroquois retournèrent dans leurs pays. Couture les suivit pour plaider la cause de la paix. Quant à Jean de La

Lande, il demeura à Trois-Rivières avec le Père Jogues, espérant retourner avec lui chez les sauvages.

— Père, dit Jean au missionnaire, j'ai une faveur à vous demander.

— Laquelle, mon ami ?

— Me permettez-vous maintenant de prononcer mes vœux de religion ?

Jogues pleura de bonheur.

— Nous demanderons la permission au Supérieur, dit-il.

La permission fut accordée et Jean prononça avec ferveur les trois vœux de religion qui le faisaient membre de la Compagnie de Jésus, à titre de Frère coadjuteur.

Jogues, exultant de joie, embrassa son compagnon.

(à suivre)

DOLLARD DES ORMEAUX

MOTS POUR RIRE

Le Docteur. — Ne vous inquiétez pas : tel que vous me voyez, il y a trois ans j'ai eu la même maladie que vous et je suis guéri.

Le malade. — Oui, mais vous n'aviez pas le même médecin.

Une perle.

— Mon cher, j'ai enfin trouvé la cuisinière idéale : elle ne parle pas, ne fume pas, ne boit pas et ne dépense presque rien.

— Bigre ! et comment est-elle ta cuisinière ?

— En fonte !

Remerciements.

— Ah ! docteur, je vous dois la vie !

— C'est bon, c'est bon... mais vous oubliez que vous me devez **quinze** visites.

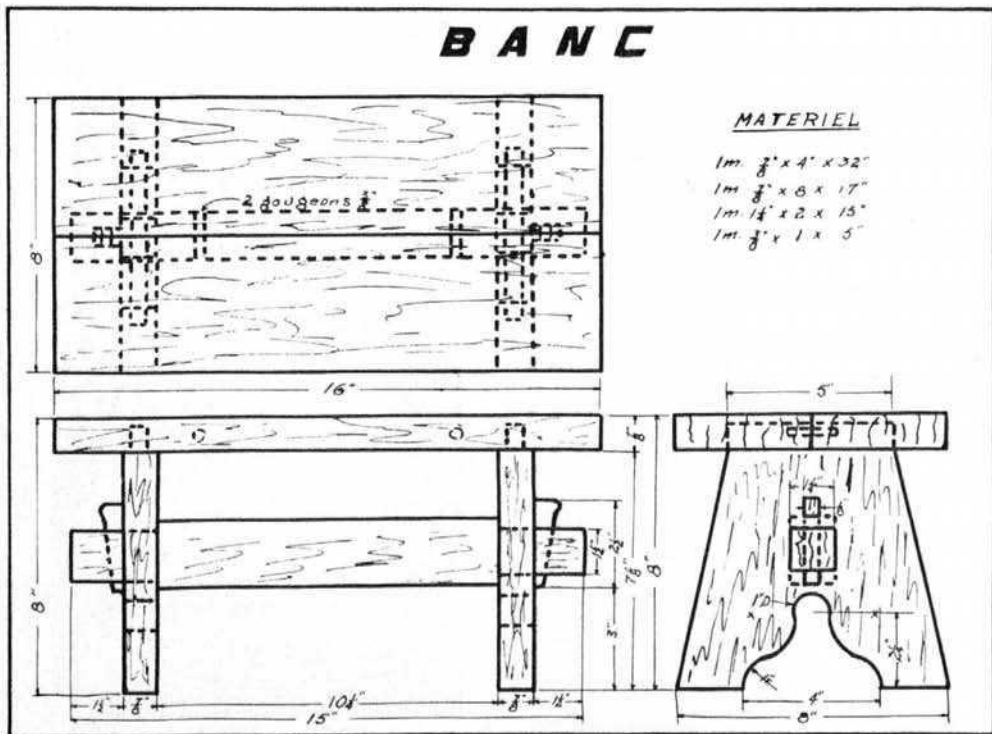
Le tailleur. — Je ne demande jamais d'argent à un homme comme il faut.

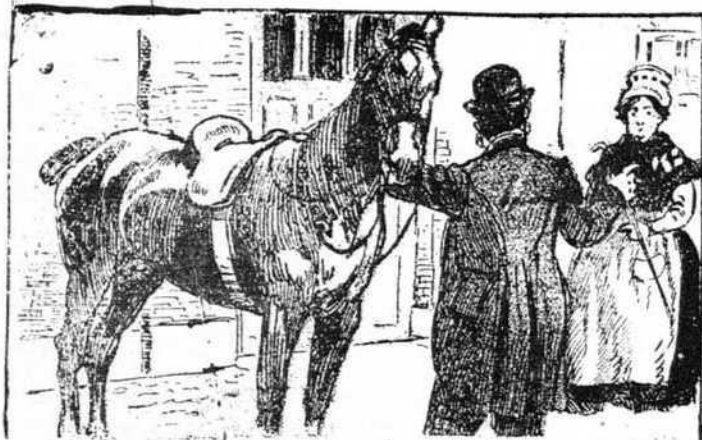
Client. — Cependant, s'il ne vous paie pas ?

Tailleur. — S'il n'a pas payé au bout de trois mois je conclus qu'il n'est pas comme il faut et je lui en demande.

BRICOLAGE

BANC





1. M. de Terront, profitant du soleil pour faire sa promenade habituelle, fit appeler sa cuisinière et lui commanda une oie bien à point pour le dîner du soir. Puis, enfourchant son alezan, il partit.



2. Justine s'en vint donc à la basse-cour, choisit la plus grosse oie et l'emporta à la cuisine, accompagnée des couac, couac... de toute la gent volatile, qui semblait protester contre ce rapt.



3. Bientôt tournait à la broche la viande la plus appétissante qu'on puisse voir. Monsieur n'était pas arrivé, et Justine ne pouvant résister à la tentation, mangea une cuisse de la volaille.



4. Le marquis rentrait peu de temps après et s'installait à table, pendant que Justine disposait l'oie dans un grand plat rempli de cresson, se disant: "M. le marquis ne verra pas la patte qui manque".



5. Mais elle se trompait. "Justine! Justine!... — Monsieur? — Pourquoi donc cette oie n'a-t-elle qu'une patte? — Oh! c'est très simple, répondit la cuisinière, la plupart des oies de M. le marquis n'ont qu'une patte."



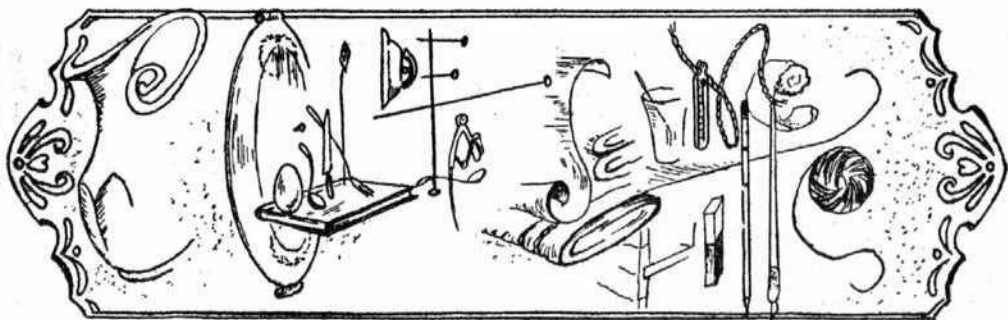
6. "Comment, qu'une patte? Je voudrais bien voir ça... — Allons à la basse-cour". Les volailles dormaient, la tête sous l'aile, posées sur une patte. "Vous voyez, Monsieur le Marquis, dit Justine, que j'avais raison".



7. "Comment ça? dit M. de Terront en éclatant de rire. Mais vous êtes folle, ma pauvre Justine! Regardez donc!" Et le marquis, joignant le geste à la parole: "Hep! Hep! Schou! Schou!..." Et les oies, effrayées, de se sauver comiquement sur leurs deux pattes.



8. "Vous voyez qu'elles ont bien leurs deux pattes!... — Monsieur le marquis a raison, répliqua la cuisinière, mais pourquoi Monsieur n'a-t-il pas crié: "Hep! Hep! Schou! Schou!" à celle qu'il a mangée?" Le marquis fut désarmé par cette spirituelle défaite.



Vous vous souvenez, n'est-ce pas, qu'avant le départ de petite Marie son père lui a dit : "Ma fille, je vais mourir bientôt". L'humble malade ne se trompe pas : trois mois et demi le séparent du séjour de la "lumière et de la félicité"...

L'éloignement de son enfant préféré en a-t-il avancé l'instant ? C'est le secret de Dieu. Ce qui est certain, c'est que loin d'elle, les jours lui paraissent d'une longueur interminable : il ne voit plus sa petite Marie, celle qui, le soir, l'embrassait toujours en disant : "Bonsoir, papa, bonne nuit !"

Oh ! que l'ennui le fait souffrir ! Pourtant, aux parents, aux amis, aux étrangers qui s'informent de sa fille, il répond : "Je suis bien content de ma bonne et bien-aimée Marie, elle est en sûreté !"

Le premier dimanche après son départ, au retour des siens revenant de la grand'messe, il éclate en sanglots. Madame N... devine sa pensée. Délicatement elle se penche vers lui :

"Tu m'a promis de ne pas pleurer, Ernest ! Et lui de répondre :

"Je ne le puis... autrefois, pendant la Messe, il me semblait l'entendre toucher l'orgue à l'église... le temps me paraissait supportable... Quand je la voyais arriver d'un pas vif, toujours joyeuse, il me semblait que la vie entraînait chez nous... Je n'entends plus le son de sa voix, je ne vois plus son sourire... mon cœur l'appelle en vain, elle ne vient pas !..."

A de pareils accents, que répondre ?

En septembre de la même année, ses forces diminuent rapidement. Il souffre beaucoup de l'estomac et doit garder le lit. Il a dit vrai : la mort avance à grands pas.

On le veille continuellement. Mme N... ne peut suffire à la tâche : Joseph revient du collège pour le garder la nuit. L'héroïque patient est silencieux. Quand les souffrances augmentent il répète à mi-voix son invocation favorite : "Jésus ! Marie ! Joseph !" A sa femme qui veut le soulager, il dit : "Laisse faire le bon Dieu !"

Sur ce point, Madame n'est pas de son avis. Lui indique-t-on un remède ? un nouveau traitement ? Vite, elle l'offre à son cher malade. Le prix ? Elle ne s'en préoccupe pas. Elle se privera d'une toilette, d'un objet quelconque, mais

son cher Ernest ne manquera de rien. Doucement il lui en fait parfois la remarque :

"Pauvre femme, tu gaspilles ton argent... tu sais bien que je ne guérirai jamais !"

"Laisse-moi tout essayer, répond-elle, à l'heure de ma mort, je n'aurai aucun reproche à me faire !"...

Quatre jours avant le dénouement suprême, on offre au malade de faire venir la jeune postulante.

"Non, non, fait-il vivement, laissez-la dans sa communauté... Dimanche, je ne serai plus !"

Ce fervent chrétien, ne veut en rien entraver la vocation de sa fille, maintenant qu'il la reconnaît solide.

De lui-même il réclame l'Extrême-Onction... Selon son pieux désir M. le Curé lui apporte les derniers sacrements... C'est sa dernière journée sur la terre.

Vers sept heures et demie du soir, Mme N..., occupée à son magasin, dit tout à coup à sa cliente :

"Voulez-vous m'excuser un instant, je suis inquiète de mon mari !"

Elle court plus qu'elle ne marche, obéissant à la voix mystérieuse qui l'appelle. En entrant dans la chambre, elle voit Joseph tout près du lit. Le jeune homme pleure, la tête penchée, écoutant les suprêmes recommandations de son père mourant...

Il reconnaît sa Marie bien-aimée, répète après elle les invocations suggérées, pose avec ferveur ses lèvres sur le crucifix que sa main lui présente...

Le prêtre, appelé en toute hâte, lui donne une dernière absolution...

Distinctement, on entend alors la dernière prière du moribond : C'est le chant ultime de l'action de grâces au Créateur : "Mon Dieu, merci, de m'avoir tant fait souffrir !"

Pendant quelques minutes encore ses yeux s'illuminent des mystérieux reflets de l'au-delà... puis ils se referment pour jamais...

Il est parti, heureux, content d'avoir tout donné, tout sacrifié au Christ-Jésus... Intelligent, gai, joyeux, très actif, il aurait pu briller dans la modeste sphère où Dieu l'avait placé... Le

divin Maître avait d'autres desseins... Infirmes, il ne s'est jamais révolté contre la Providence au cours de ces dix-neuf années de souffrances, dont treize passées dans une immobilité complète... En quittant les siens, il leur laisse en exemple: la soumission parfaite à la volonté divine, une foi profonde, une bonté, une pitié, qui ne se sont jamais démenties au cours de son douloureux pèlerinage.

Dieu aime à glorifier les humbles. Le jour des funérailles, l'église n'est pas assez grande pour contenir la foule. Chaque famille tient à être représentée. Selon ses dernières volontés, ses obsèques sont celles d'un pauvre... humblement il a vécu, humblement aussi il quitte le monde... Et la prière des humbles le suit dans son Eternité. Dans une allocution, le bon Curé exalte son paroissien et va jusqu'à le proposer en modèle à tous.

Le dimanche qui suit l'enterrement, Mme N..., trop faible pour assister à la grand-messe, garde le petit G. tout en récitant le chapelet. Le bambin, âgé de trois ans et demi, s'amuse non loin de sa mère adoptive. Tout à coup, délaissent ses jeux, le petit accourt vers elle: "Maman! Maman! Papa est "debout" dans le ciel!"... puis il reprend ses jouets.

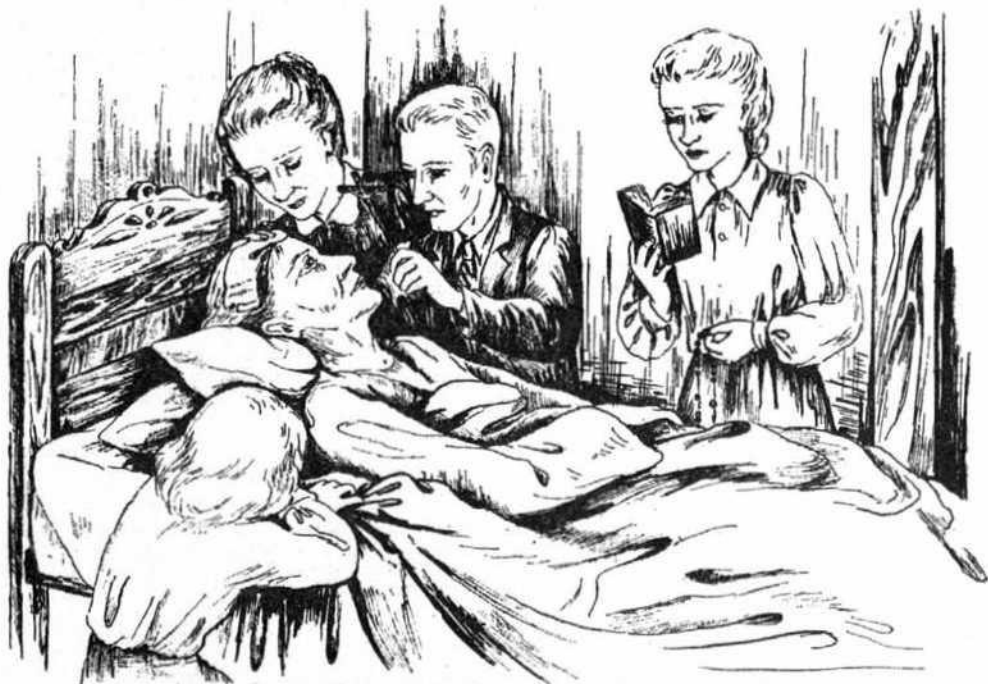
Mme N... est frappée de ces paroles... Le ciel veut-il consoler son deuil par la voix de cet enfant? Le petit G. n'a jamais vu son père debout. Pourquoi cette exclamation alors que personne ne lui parle du défunt? C'est surtout le mot "debout" qui surprend davantage la pieuse

veuve et lui donne à penser que son cher disparu est enfin heureux pour jamais. Triomphant dans le ciel, en paix, il attend les siens.

Le printemps suivant, dès que la terre est assez chaude pour recevoir la semence une femme, en long voile de deuil, gravit la pente qui mène à l'église. Près d'elle, un charmant bambin gambade et lève à bout de bras un minuscule arrosoir. Après une prière devant le tabernacle, le groupe intéressant se dirige vers le cimetière... Longtemps, la femme et l'enfant travaillent. La besogne achevée, on peut voir sur un tertre gracieusement disposé, un rosier, et d'autres plantes vivaces. En juin, les roses embaumeront ce coin béni, arrosé de tant de pleurs... Pendant quatorze ans, cette épouse fidèle fleurira la tombe de celui qu'elle n'oubliera jamais... et qu'il lui tarde d'aller revoir.

La mort de M. N... a porté un rude coup à son épouse. La nuit, quand elle s'éveille, elle redit, à la place du cher défunt, l'invocation que lui-même faisait monter vers le ciel, durant ses longues nuits de souffrances... elle pense à sa petite Marie, si loin... Sa seule consolation est de la savoir heureuse dans son couvent... Les sacrifices, les prières de cette fille chérie, attirent sur la famille, sur elle-même, des grâces de forces, inconnues jusque-là.

Résignée à la volonté du bon Dieu, pour ses trois filles, pour ses fils, Mme N... se reprend courageusement à la vie. Prières, œuvres de charité, travail, se partagent son temps. Aux heures du repas, les mendicants ont leur place à



Le jeune homme écoute les suprêmes recommandations de son père...



Longtemps, la femme et l'enfant travaillent...

la table de famille, ils ne quittent jamais le foyer sans recevoir une aumône.

Lorsque ses filles peuvent la remplacer au magasin, elle visite les malades, paie même leurs remèdes. Sans attendre qu'on le lui demande, elle envoie Estelle et Thérèse rendre des services aux voisins dans le besoin.

Un neveu, une nièce, ne peuvent-ils s'instruire, faute d'argent? Discrètement la tante se charge des frais... L'enfant d'une famille pauvre bénéficie longtemps de sa bonté. Non seulement, elle l'envoie au couvent, mais elle coud elle-même tout son trousseau de pensionnaire.

Pour venir en aide à de braves gens ruinés par un désastreux incendie, sa charité la pousse à se faire quêteuse. On la voit aller de porte en porte, implorant humblement des secours pour les malheureux sinistrés. A sa vue, on double les aumônes.

La délicatesse de son cœur brille encore d'un plus vif éclat, lorsqu'elle s'exerce auprès des pauvres jeunes filles moralement exposées ou dévoyées... Sa douceur, ses bons conseils en sauvent plusieurs sur le point de tomber dans l'abîme...

Parfois, ce sont les jeunes mamans qui l'appellent à leur aide... C'est une recette de cuisine donnée, un patron rectifié, un conseil pour le bon arrangement de la maison, un avis discret au sujet de l'éducation des petits...

Apprend-elle que la paix ne règne plus dans un ménage? Son cœur n'est pas tranquille tant qu'elle n'y a pas ramené la bonne entente. Dieu est avec elle, tous les paroissiens le savent et personne ne résiste à l'ascendant de la vertu. C'est la providence de C... Quand on prononce le nom de Mme Marie, on a personnifié la bonté, la douceur, le dévouement, l'abnégation.

Pendant la grippe espagnole, elle est touchée la première, par le redoutable fléau. Se recommandant au Cœur de Jésus, elle guérit et ensuite se dépense à soigner voisins et voisines. C'est à qui l'aurait comme garde-malade.

Une autre fois, M. le Curé demande aux Enfants de Marie, de vouloir bien se prêter pour vendre des billets au profit de l'église. Répondant à son désir, Thérèse se rend à la sacristie chercher sa part de billets. La jeune fille, très timide, ne peut se décider à prendre la route pour aller quêter... Voyant cela, Mme N... oublie toutes ses fatigues:

"Si tu veux, dit-elle à sa fille, nous irons toutes les deux, tu verras comme tout ira bien!"

Pendant trois dimanches consécutifs, Thérèse et sa mère pénètrent dans tous les foyers. Finalement, la jeune fille a la joie d'offrir à son vénérable Curé la somme de quatre-vingts piastres recueillie par vingt-cinq sous.

(A suivre)

MOTS CROISES

N.B. — Le nombre des concurrents du mois de février a plus que triplé celui des mois précédents. Nous félicitons tous ceux qui y ont pris part, tant pour le travail sérieux qu'ils se sont imposé que pour leurs bonnes réponses. Nous regrettons toutefois qu'un certain nombre ne tiennent aucun compte des conditions indiquées à plusieurs reprises et se privent ainsi de leurs chances de participer au tirage.

Nous ne voulons pas que l'Abeille soit mutilée, et ceux qui se contentent de nous envoyer la grille découpée avec les réponses perdent leurs chances.

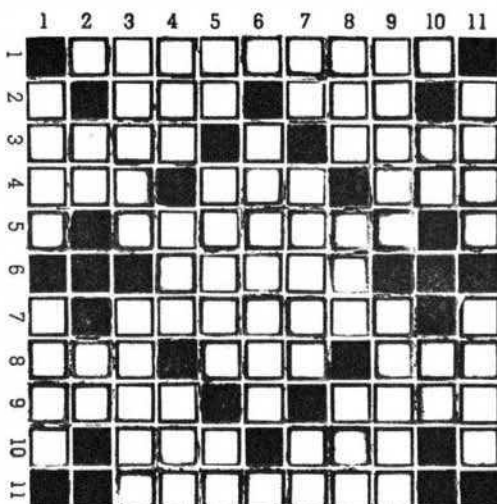
CINQ prix seulement seront attribués aux mots croisés d'avril. Les cinq autres, ou plus suivant le nombre de concours reçus, seront attribués au concours spécial de Pâques.

Horizontalement.

1. — Effacer la couleur.
2. — Durillon aux doigts du pied — berceau des oiseaux.
3. — Uni à une femme par mariage — amas de choses entassées les unes sur les autres.
4. — Celui à qui on est lié par affection — du verbe *nier* — monceau.
5. — Qui ne prennent point parti pour les uns ou les autres.
6. — Mesure chinoise — adjectif possessif.
7. — Désireux de savoir.
8. — Quadrupède du genre cheval — époque — tête d'une tige renfermant le grain.
9. — Pli causé par l'âge — allure du cheval entre le pas et le galop.
10. — Chemin bordé de maisons — hardi.
11. — Vives admirations.

Verticalement.

1. — Assemblage — gageure.
2. — Abréviation de *avant-midi* — particule négative.
3. — Coffret pour pierres — grand arbre de la famille des conifères.
4. — Tranquille — prédestiné — pluriel de *lui*.
5. — Métal précieux — faire tort — conjonction.
6. — Meuble sur lequel on se couche — colère.
7. — Pronom indéfini — troupes assemblées en un corps — partie dure formant la charpente du corps.
8. — Initiales signifiant: "Qu'il repose en paix" — substance liquide — partie du nom d'une mouche africaine.
9. — Lois, ordonnances — ville d'Espagne célèbre par ses vins.
10. — Article simple — fleuve d'Italie.
11. — Charge pour tenir un bateau en équilibre — ville.



Réponses aux mots croisés de mars

Horizontalement.

1. Avalanche. — 2. Ane, ami, avé. — 3. Dard, bleu. — 4. Son, gel. — 5. En, tirer, Po. — 6. Col, cap. — 7. Te, aboli, le. — 8. Pré, ère. — 9. Proc, élan. — 10. Sol, Uri, bis. — 11. Certifier.

Verticalement.

1. Adjectifs. — 2. Ana, Noé, roc. — 3. Vers, pôle. — 4. Dot, arc. — 5. La, nimbe, ut. — 6. Ame, cri. — 7. Ni, geôle, if. — 8. Ber, ire. — 9. Hall, Elbe. — 10. Eve, pal, air. — 11. Européens.

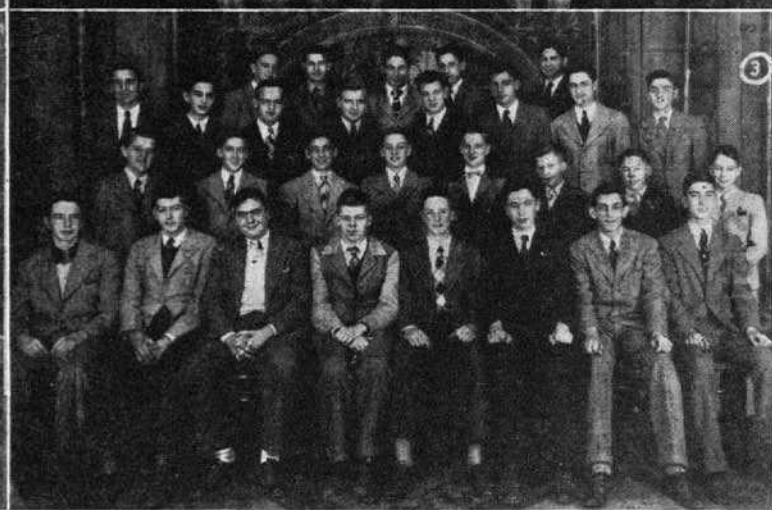
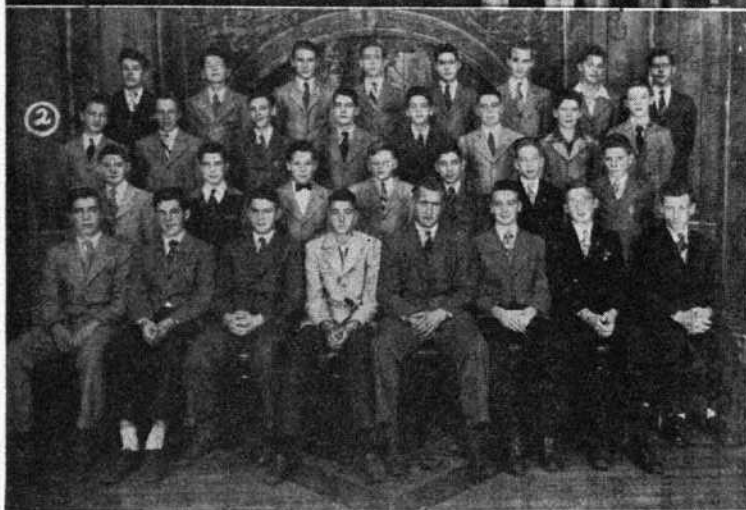
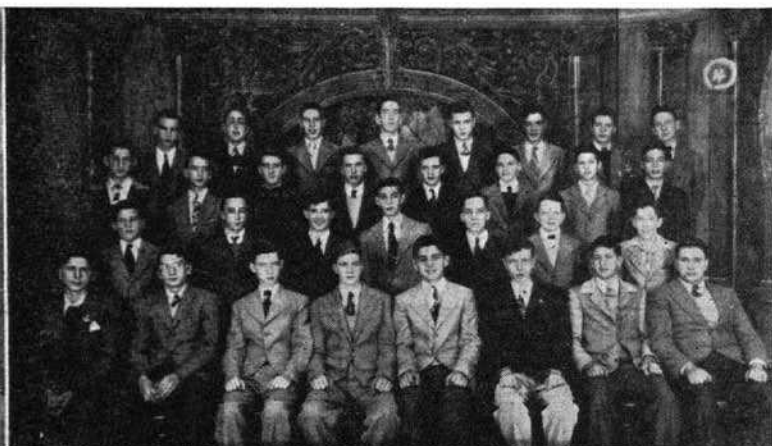
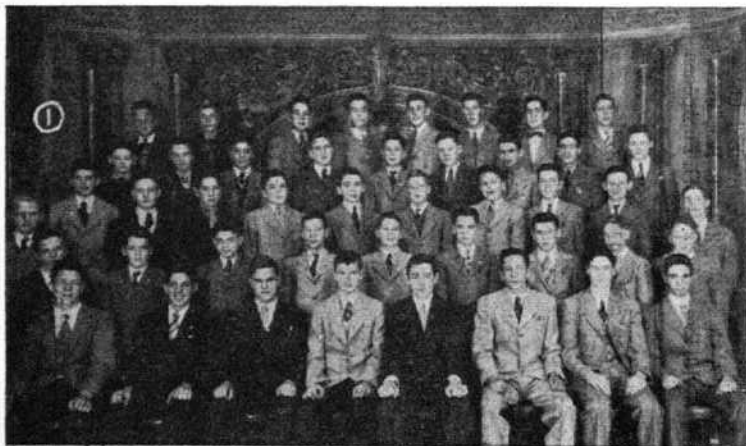
Gagnants des concours de février

Les travaux des concurrents suivants satisfont aux conditions du concours et ont participé au tirage :

Ruth Bédard, Prud'homme; Thérèse Black, Montréal; Claire Béziers, Montréal; Rosaire Bouchard, Bagotville; Rose-Eva Bouchard, Ste-Thérèse; J.-R. Cadieux, Sherbrooke; Gisèle Cloutier, Roberval; Jacqueline Comeau, Granby; Marie-Ange Côté, Sully; Mariette Côté, St-Charles de Bellechasse; Simone Desjardins, Ste-Thérèse; Madeleine Durance, Montréal; Maryette Gendron, Valleyfield; Guy Gilbert, Sherbrooke; Thérèse Guimond, New Bedford; Thérèse Hébert, Marlboro; Yves Lambert, Ville Emard; Yolande St-Germain, Montréal; Benoît Letendre, Sherbrooke.

De FRANCE: Cormier Paul, Hennebont; Foucher Odile, Sées; Kervadec Jean, Pontivy; Laloue Marcel, Hennebont; Le Lem Jean, Pontivy; Lorty Lucien, Pontivy; Noblaye Jean, Hennebont; Martin Yves, Plédéhel.

Le sort a favorisé: Claire Béziers, Gisèle Cloutier, Simone Desjardins, Odile Foucher, Maryette Gendron, Thérèse Hébert, Marcel Laloue, Benoît Letendre, Lucien Lorty et Yves Martin.



Ecole Supérieur PREVOST, Fall River, Mass.

1. Freshmen A; 2. Freshmen B; 3. Sophomore A; 4. Sophomore B

Toutes les classes de l'Ecole Supérieure Prévost sont abonnées en bloc à "L'Abeille". Les élèves s'en servent avec intérêt et profit pour les leçons de français. — Professeurs de français : les Frères Léon-Victor et Adolphe-Edouard.

La Physique au service de la médecine

La science médicale doit beaucoup aux multiples perfectionnements que la physique a apportés, en ces dernières années, dans le but d'aider à diagnostiquer et à soigner les maladies les plus diverses.

Electrocardiographe.

Un des plus importants, parmi ces instruments, est l'électrocardiographe, appareil qui permet l'enregistrement de l'activité du cœur d'un quelqu'un. Ces enregistrements qui se font sur l'électrocardiogramme, peuvent être étudiés à volonté et les recherches des spécialistes du cœur les ont amenés à déterminer différents troubles cardiaques au moyen de ces graphiques, troubles qui ne peuvent être découverts immédiatement par aucun autre moyen.

Le cœur, quand il pompe le sang à travers le corps, engendre des courants électriques de faible intensité. Ces courants décrivent des courbes définies et régulières quand le cœur est en santé. Quand le cœur ne fonctionne pas normalement, les courants produits sont bien différents et la courbe qui apparaît sur l'électrocardiogramme peut être analysée et indiquer aux spécialistes le pourquoi du fonctionnement anormal du cœur.

Pour le fonctionnement de l'appareil, voici : des électrodes métalliques sont appliquées sur les deux bras et sur la jambe gauche. Ces électrodes conduisent à un circuit électronique qui amplifie les petits courants produits par le cœur et ces courants amplifiés sont enregistrés sur une bande de papier.

Encéphalographe.

Un autre instrument qui semble prendre de plus en plus de valeur est l'encéphalographe, appareil qui détecte et enregistre les petits courants engendrés par le cerveau. Les individus souffrant de troubles mentaux ont les "ondes cervicales" bien différentes de celles d'une personne normale. De plus, les patients qui auraient, par exemple, des tumeurs sur le cerveau indiqueraient des anomalies dans leurs ondes cervicales en utilisant l'encéphalographe. Les médecins apprécient hautement cet instrument pour la découverte de telles tumeurs.

Rayons X.

Enfin, un appareil encore plus répandu est le rayon X. Quand des électrons se déplacent rapidement et qu'ils viennent se frapper contre une surface métallique, les rayons X se produisent. Tel est le principe de ces fameux rayons utilisés en radiographie et dans des buts thérapeutiques. Les rayons X sont tout à fait semblables aux ondes lumineuses ou aux ondes de radio en ce qu'ils ont une sorte de radiation électromagnétique. Ils diffèrent seulement en longueur d'onde.

La production des rayons X pouvant traverser la chair et les os requiert un très haut voltage qui travaille sur le courant alternatif local. Ce courant est rectifié par un rectificateur électronique et le haut voltage est appliqué sur les extrémités de la cathode du tube à rayons X. Les électrons sont forcés de s'"évaporer" du filament en le chauffant jusqu'à incandescence. Ces électrons sont attirés très fortement vers l'anode, et c'est en la frappant que les rayons X se produisent.

Le bêtatron...

Le bêtatron est un merveilleux appareil pour déceler les failles dans l'acier. Il fut inventé par le professeur D. W. Kerts, de l'Université d'Illinois. Il donne une radiation de rayons X d'une puissance capable de radiographier à travers deux pieds d'épaisseur d'acier.

Essentiellement c'est un transformateur à deux bobines où un courant électronique sert d'enroulement secondaire. Ainsi, les centaines de milliers de tours de fil fin qui seraient nécessaires pour un enroulement suffisant pour produire 20,000,000 de volts sont remplacés par un tube à vide en forme de galette circulaire aplatie qui émet des électrons vers une cible de moins d'un centième de pouce en largeur.

Lorsque les électrons jaillissent du filament de la lampe arrivent, un flux magnétique les fait tourner à une vitesse vertigineuse. Dans 1/720^e de seconde, les électrons font le tour plusieurs centaines de milliers de fois, presque à la vitesse de la lumière. Mais, au sommet de leur course, le champ magnétique est bloqué par un contrôle électronique et les électrons dévient alors et vont frapper la cible.

A cette vitesse fantastique, la collision fait que les électrons émettent une énergie qui donne une riche production de rayons X.

C'est alors que l'on peut vérifier les failles du métal coulé, forgé, soudé, d'une épaisseur de 4 pouces à 2 pieds. On peut déceler des failles de 1/16^e de pouce dans des pièces d'une épaisseur de 20 pouces. On estime aussi que la machine servira à l'étude du cancer.

SAVEZ-VOUS...

Quelle est l'origine du mot "Jeep" ?

Ce mot a pour origine les lettres G. P. (abréviation de General Purpose) peintes sur les machines servant pour usage général dans l'armée américaine.

Qu'est-ce qu'un COMITE ?

C'est une réunion d'hommes qui prennent soin des minutes et gaspillent les heures.

Qu'est-ce que des EXCUSES ?

Trop souvent des mensonges déguisés. (Proverbe chinois).

Le Congrès des Fées

Les fées se sont réunies, ce soir dans leur palais de cristal. MYRTA, la reine au visage nacré et à la chevelure d'or, préside l'assemblée. Sa parole argentine ouvre les délibérations féériques.

“Mes sœurs, le gnome du Destin a scellé le coffret du passé et ouvert le trésor de l'avenir. Certains d'entre les hommes exultent de joie délirante; d'autres jouissent dans le calme de l'espérance; d'autres enfin, dans le contentement intime de cette heure de renouveau, contemplant l'avenir comme un cahier aux pages blanches. De quels actes les humains rempliront-ils cette cassette nouvelle ? PLAINTÉ DU SOIR et JOIE DE VIVRE nous diront ce qu'elles augurent du siècle présent pour le trésor royal.”

—“PLAINTÉ DU SOIR” s'est promenée, la nuit dernière, à la surface du globe. La terre est désolée; les hommes n'ont point entendu les frôlements de sa robe de gaze ni le murmure de sa voix attristée. Ils ne regardent plus la tour lumineuse de notre castel. Leurs yeux sont rivés à la matière obscure et plus la matière les rend malheureux, plus ils semblent en être ensorcelés.

“La vieille Europe est meurtrie. L'île des Saints, jadis couverte d'abbayes, foyers de lumière, est maintenant semée d'usines métallurgiques. Londres, Sheffield, Manchester, partout le même sourd ronflement des machines. Dans les rues, les hommes marchent un peu comme leurs inventions, mus par une sorte d'électricité intérieure, à une vitesse vertigineuse. La fièvre du mécanisme les mine, la soif de l'argent et des aises corporelles les altère tous.

“Le peuple allemand est au fond d'un abîme; il s'est fait un dieu de sa race et lui a voué un culte; un ministre ignoble a sacrifié à ce dieu les peuples voisins: le sang des Français, des Polonais, des Tchèques, a coulé à flots sur son autel. La Russie, pays anarchiste, viole les droits de la divinité et de la personnalité humaine. La Grèce, notre antique séjour de prospérité, a été mutilée. L'Italie, où tant de grands esprits brillèrent dans le monde des arts et de la poésie, l'Italie est tombée dans le gouffre à côté de l'infâme sacrificeur german.

“Plus de grandeur ! Rien que des vilénies ! Le pays du soleil levant, après s'être débattu

dans les horreurs d'un carnage effroyable, a été englouti par la puissance destructive des atomes. L'Afrique dort dans le lineul de l'ignorance tandis que la jeune Amérique est un rucher bourdonnant d'activité fébrile. Les Américains “pillotent” le pollen doré et argenté de leurs monts et de leurs rivières et en font un miel de monnaie qui coule en flots dans le commerce et l'industrie. L'idéal poursuivi, atteint, possédé, adoré, c'est la production matérielle, ce ciel de la vie commode où le corps seul jouit.

“Rien en ce siècle pratique et prosaïque pour votre trésor, reine MYRTA. Les hommes mettront dans le coffret leurs jalousies, leurs querelles, leurs ambitions viles, mais rien de moral ni d'esthétique. Je ne veux plus aller sur la terre; gardez-moi près de vous dans votre palais de clarté, d'où l'on aperçoit les horizons flamboyants du pays des merveilles.”

PLAINTÉ DU SOIR se tut. La douce fée JOIE DE VIVRE parut à ce moment sur la scène.

—“JOIE DE VIVRE est passée aussi, dans une coulée d'argent de Dame Lune, sur la planète Terre. Lorsqu'elle traversa l'archi-



Le monde de la pensée

Un jeune artiste

pel britannique, des étudiantes sortaient d'Oxford et de Cambridge; les jeunes anglaises marchaient de fière allure, la tête haute, le front au vent. "Belles jouvencelles, où allez-vous ?" Elles ont répondu : "Nous cherchons le devoir parce qu'il mène au bonheur; nous voulons la science de Dieu pour le faire régner en notre patrie, la science des hommes pour les apprécier selon leur valeur, la science des choses pour les bien employer."

"Dans les prisons, des hommes, des femmes, des enfants innocents... Tous étaient vers le Tout-Puissant des mains décharnées et offraient leur vie en holocauste de réparation. "Nos douleurs, disaient-ils en leur muette prière, n'ont aucune comparaison avec les biens immortels que nous espérons."

"Dans la cité aux sept collines, un homme, le front auréolé de sainteté, était abîmé dans la réflexion. Sa physionomie soucieuse s'éclaira quand JOIE DE VIVRE lui fit voir la phalange des vaillants : des jeunes, séduits par l'attrait des solitudes, par les charmes de l'apostolat laïque, entraînés par l'idéal d'une vie haute, allaient aider à renouveler la société.

"Au beau pays de France, combien d'exploits chevaleresques et de nobles sacrifices cachés aux regards de la foule !

"Sur la terre canadienne, des départs de missionnaires. L'attrait du mystère sublime des âmes arrache au pays natal ces généreux conquérants. On voit aussi des couples heureux aller vers l'inconnu, vers les "pays d'en haut", à l'assaut de la forêt, "établir des terres nouvelles". Les merveilleux exploits de l'air ou de la mer fascinent, de même, les fiers gars du sol des érables.

"Ils sont sans nombre, malgré les apparences trompeuses, ceux qui, dans le calme d'une salle d'études, dans le silence des géôles ou des églises, dans la paix des réunions familiales, entendent le souffle de l'idéal et gravent dans leur cœur le mot magique : Excelsior ! Dieu le souligne de sa grâce et le siècle présent abondera en actes héroïques, en désirs sublimes, en pensées nobles. Oui, oui, beaucoup d'hommes marchent encore sous l'inspiration idéaliste des fées; elles ne vont pas vainement sur la terre; elles y laissent toujours un peu de leur beauté, de leur mystère et de leurs merveilles, pour élever l'esprit humain et le faire se souvenir de son pays d'origine : "l'au delà mystérieux du ciel."

Le Congrès a chaleureusement applaudi JOIE DE VIVRE et toutes les fées, sous tous les climats, sont allées illuminer le monde de la pensée.



REMI CRETE

Voici un violoniste remarquable et devant qui s'ouvre une brillante carrière. Son talent musical a déjà été hautement apprécié en plusieurs circonstances, et spécialement lors du grand concert donné aux fêtes du cinquantenaire de l'école Sainte-Elisabeth.

Remi Crête préfère les grandes œuvres qu'il exécute avec brio. Mais son talent musical ne nuit pas à ses études. Après avoir fini son cours primaire à l'école Vaudreuil, il suit actuellement avec succès la classe de 11e année à l'École Supérieure Saint-Henri.

"L'Abeille" est heureuse de souhaiter le meilleur succès à ce jeune artiste canadien.



JOYEUSES PAQUES

à tous nos lecteurs et lectrices

IMBECILE, VA!

(Histoire vraie) par Guy LAVIOLETTE

PROLOGUE

Curé de Saint-Jérôme pendant un quart de siècle, Sous-ministre de l'Agriculture à Québec, apôtre sans pareil de la colonisation, monsieur le curé Labelle mérita le beau titre de *Roi du Nord*.

Le Nord ! Mais il ne pensait qu'à cela. Vingt fois, vous essayiez de détourner la conversation, et vingt fois il vous ramenait au nord.

A partir de 1869, il visita régulièrement son Nord deux ou trois fois par été. Il eut bientôt exploré les diverses régions qu'arrosent la *Nord*, la *Rouge*, la *Diabie*, la *Maskinongé*, la *Petite-Nation*... "toutes ces rivières qui promènent leurs eaux furibondes à travers des montagnes de verdure et des pics gigantesques, se précipitent de chute en chute, se gonflent de lac en lac, et vont se perdre dans la rivière Outaouais."

Un jour qu'il revenait à Saint-Jérôme d'une excursion dans le Nord, il se dirigea droit vers le bureau de son ami, l'avocat de Montigny.

SCENE I

(Bureau d'avocat. Quelques étudiants de collège ou d'université. Trois ou quatre villageois. Le curé Labelle entre sur la scène en parlant et en gesticulant).

Curé : (distrain) Quel homme intelligent !

Villageois : Qui ça ?

Curé : Mon type de Montréal. Imaginez-vous donc qu'un type de Montréal, qui a de l'argent, m'a donné \$ 500.00 pour bâtir une chapelle dans le Nord.

Villageois : Cinq cents piastres !

Curé : Cinq cents piastres ! Quel homme intelligent ! Il comprend, celui-là, et il sait choisir les meilleures œuvres ! Quel citoyen intelligent !

SCENE II

(Les mêmes, plus un étudiant en médecine, Wilfrid Grignon).

Grignon : Bonjour, monsieur le Curé !

Curé : Bonjour !... Quel homme intelligent !

Grignon : Moi ?

Curé : Non, mon type de Montréal, celui qui m'a donné \$ 500.00 pour le Nord.

Grignon : Ah !...

Curé : Il sait choisir les meilleures œuvres, n'est-ce pas ? Ah ! si tout le monde comprenait comme lui !... J'ai aussi rencontré un Français de France. Je vais vous l'amener un jour. Vous



Le curé LABELLE dans son bon temps.
(six pieds de taille: 333 livres de poids)

allez voir comme il est intelligent. Il a compris tout de suite qu'il fallait lancer un chemin de fer dans le Nord. En voilà encore un autre qui est intelligent ! Bon !...

(Soudain, le curé s'arrête et devient songeur. Il serre les dents et les poings).

Je sens que la Province a besoin d'un chemin de fer dans le Nord, et que nous ne devons négliger aucun sacrifice pour l'obtenir.

L'émigration aux Etats-Unis nous dévore. Notre bois pourrit sur place. Allons-nous périr au milieu de l'abondance ? Non, messieurs.

Nous avons besoin d'un Grand-Tronc dans le nord, comme dans le sud. Nous sommes aussi intelligents, aussi industriels que les habitants du sud. Qu'on nous donne les mêmes moyens et nous le prouverons ! Bon !

Un étudiant : Mais, monsieur le curé, votre soutane est toute grise de poussière.

2e étudiant : Toute sale !

Curé : Ça n'a aucune importance, ça, mes petits.

3e étudiant : On pourrait peut-être vous appeler *Son Eminence Grise* ?

Curé : Fin ! fin !... Oh ! quel beau pays ! Quel beau pays ! Cette vallée est aussi riche que celle du Richelieu... Quelle belle langue de terre qui s'avance dans le lac ! Emparons-nous du sol !

Peuplons nos montagnes d'abord, puis remplissons la vaste plaine de colons courageux... Bon !

(Tous les auditeurs se retirent, un à un, sauf l'étudiant Wilfrid et deux de ses compagnons, retenus plutôt par révérence que par plaisir. Le curé ne semble pas s'en apercevoir).

Le Nord va devenir le paradis de la Province. On y viendra de partout chercher la santé, en admirer la nature grandiose. Une vraie terre promise, entendez-vous !

Quand on pense que toute cette belle région du nord sera un jour traversée par une voie ferrée qui transportera de New-York, de Boston et de Montréal des voyageurs à pleins chars !

(Les deux compagnons de Wilfrid pouffent de rire et s'esquivent. Le curé, les regardant d'un oeil sévère:)

Deux fous ! Deux innocents ! Laisse-les partir.

SCENE III

(Monsieur Labelle seul avec l'étudiant Wilfrid. L'enthousiasme ne diminue pas pour si peu chez le prêtre du moins. Quant à l'étudiant, il se mord la langue, les lèvres et les doigts pour ne pas rire).

Curé : Toi, au moins, mon Grignon, tu me parais intelligent. Tu as l'air de me comprendre. Ecoute-moi bien.

Wilfrid : Oui, monsieur le curé.

Curé : Bon ! là, je vais déplier mes cartes pour la vingtième fois. Je vais te montrer la Nord, la Rouge, la Diable... Oui, tu m'as l'air intelligent, et je vais recommencer pour toi toute mon histoire de colonisation.

Wilfrid : Ah ! oui, monsieur le Curé, vous allez recomm... (Grignon voudrait bien voir la Diable au diable).

(A présent, c'est pour ne pas bailler qu'il se mord les lèvres. Et comme il paraît tout de même un peu trop rêveur, le curé l'apostrophe).

Curé : Enfin ! Qu'en penses-tu, Grignon ? Est-ce que je n'ai pas raison ? Y a-t-il un gouvernement au monde qui va me refuser de l'argent pour ouvrir des chemins dans cette belle région ?

Wilfrid : (Poussé au pied du mur, il hasarde une réponse) Oui, monsieur le curé, mais...

Curé : Comment ? Mais ?...

Wilfrid : J'ai déjà visité Sainte-Adèle, monsieur le curé...

Curé : Et tu as trouvé ça beau ?

Wilfrid : J'ai trouvé les rochers si puissants et les montagnes si grosses que...

Curé : Que tu as dansé de joie ?

Wilfrid : Pas précisément, monsieur le curé, parce que j'en ai gardé un mauvais souvenir.

Curé : Un mauvais souvenir ! Imbécil...

Wilfrid : (ramassant son courage à deux mains). Ne croyez-vous pas, monsieur le Curé, qu'il serait préférable de garder toutes ces belles forêts vierges pour l'exploitation du bois de commerce ?

(Furieux, le curé brise sa pipe de plâtre et la lance sur la table avec un formidable coup

de poing. Terrifié, Wilfrid s'enfuit pendant que le Roi du Nord multiplie les épithètes).

Curé : Imbécile, va ! Innocent ! Bêta ! Garder toutes ces belles forêts vierges pour l'exploitation du bois de commerce ! Innocent ! Bêta ! Et dire que ça veut faire un docteur !...

Rideau



La LEGENDE des deux LARRONS

Une tradition, d'après un document syriaque du 15^e siècle, rapporte que la Sainte Famille, approchant de la ville de Bastah, s'arrêta sous un arbre pour se reposer.

Joseph ne tarda pas à s'endormir ; mais Marie s'amusa avec son petit enfant et le revêtit d'une robe dont la couleur ressemblait à celle du raisin mûr.

Deux voleurs, un Egyptien et un Syrien, les avaient découverts et les épiaient. Le Syrien ne remarqua ni la beauté de la mère, ni l'innocence de l'Enfant ; ses yeux étaient fascinés par la robe du Bébé.

"Ces habits, glissa-t-il à l'oreille de son compère, ressemblent à ceux des rois. Si nous n'étions pas si près de la ville, où nous risquerions d'être pris, je les volerais."

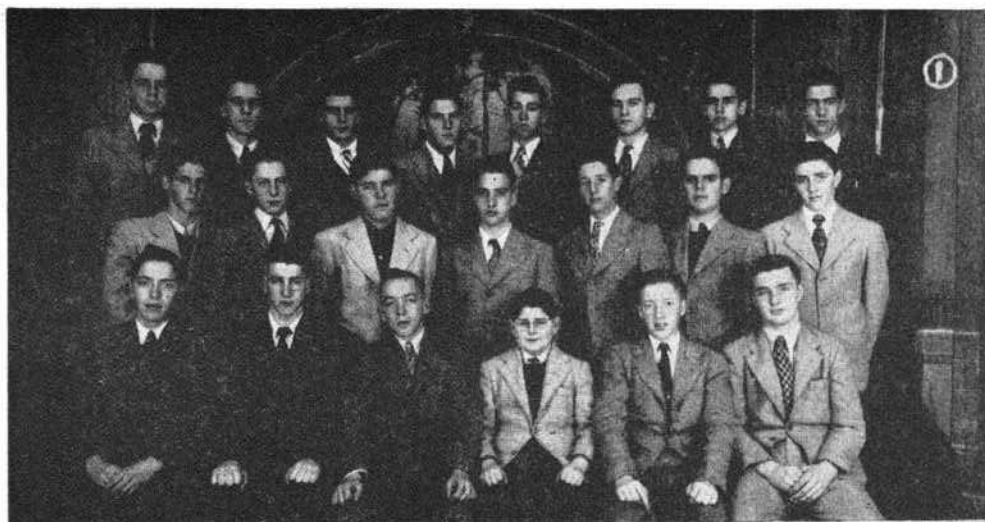
Saint Joseph s'éveilla en ce moment et la sainte Famille se remit en route. Elle traversa la ville et fut de nouveau dans la campagne. Nos deux voleurs, qui les filaient, ne tardèrent pas à les y rejoindre ; en un tournemain, ils dépouillèrent l'Enfant de sa robe et enlevèrent leurs manteaux à Marie et à Joseph.

Ils n'étaient pas rendus bien loin avec leur butin que l'Egyptien se retourna et vit Marie pleurer leurs vêtements perdus. Cette vue toucha tellement son cœur, qu'il dit au Syrien, son compagne : "Je vous en prie, n'emportez pas ces habits. Ce soir, quand nous volerons de nouveau, vous aurez ma part. Mais rendez-moi les manteaux de ce vieillard et de la jeune mère, et la robe de l'Enfant, car je suis convaincu que ce ne sont pas du monde comme les autres."

Le Syrien, qui était également Juif, y consentit, et l'Egyptien rapporta le butin aux voyageurs en leur faisant ses excuses.

Tandis que les brigands s'éloignaient, Jésus, rapporte la tradition, jeta sur l'Egyptien un regard de pitié, étendit vers lui ses petites mains en un geste de pardon.

Puis, se tournant vers sa mère, il lui dit : "O maman, un jour viendra où les Juifs crucifieront ces deux voleurs avec moi à Jérusalem. L'Egyptien sera à ma droite et le Juif à ma gauche. Celui qui a retourné nos vêtements croira en moi et entrera avec moi dans le Paradis."



Ecole Supérieure PREVOST, Fall River, Mass. — 1. Classe Junior A; 2. Junior B; 3. Seniors.

AMUSONS-NOUS

Devinettes mathématiques.

Voulez-vous épater vos camarades par votre force en mathématiques ? Demandez-leur de vous donner un nombre de trois chiffres semblables, tels que 111, 555, 333, 777, etc...

Aussitôt vous lui indiquerez deux nombres qui multipliés l'un par l'autre donneront ce nombre comme produit.

$$\begin{aligned}\text{Ainsi } 111 &= 37 \times 3 \\ 555 &= 37 \times 15 \\ 777 &= 37 \times 21.\end{aligned}$$

Pour avoir la clef de ce problème, il suffit de savoir que 3 fois 37 = 111.

Le 1^{er} nombre sera 37 et le 2^e le produit de l'un des chiffres par 3.

$$\begin{aligned}\text{Ainsi } 555 &= 37 \times (5 \times 3) \text{ ou } 15; \\ 777 &= 37 \times (7 \times 3) = 21.\end{aligned}$$

Comment deviner plusieurs nombres pensés... (vraie magie)

Le 1^{er} nombre pourra se composer d'un, deux ou même trois chiffres; les autres seront des nombres d'un seul chiffre.

Marche à suivre : a) Doublez le 1^{er} nombre, ajoutez 1, multipliez le total par 5 et ajoutez le 2^e nombre;

b) Doublez de nouveau, ajoutez 1, multipliez par 5 et ajoutez le 3^e nombre;

c) Continuez de la même façon jusqu'à ce que vous ayez ajouté le dernier nombre.

Demandez alors le résultat et retranchez-en un nombre composé d'autant de 5 qu'on a pensé de nombres d'un chiffre. La différence vous donnera les nombres demandés.

Exemple : 42, 5, 6, 8.

$$\text{a) } 42 \times 2 = 84 + 1 = 85 \times 5 = 425 + 5 = 430 - 5 = 425$$

$$\text{b) } 430 \times 2 = 860 + 1 = 861 \times 5 = 4305 + 6 = 4311 - 55 = 4256$$

$$\text{c) } 4311 \times 2 = 8622 + 1 = 8623 \times 5 = 43115 + 8 = 43123 - 555 = 42568$$

Que vaut une femme en bon argent ?

Question bien singulière, me direz-vous. Oui, mais bien américaine. Une revue de New-York a eu l'idée de la poser à ses lecteurs.

Une abonnée a répondu :

— Dans les trente années de ma vie de mariage, j'ai servi 35 425 repas, fait 33 190 pains, 5 930 gâteaux et 7 960 pâtés. J'ai mis en conserve 1 550 chopines de fruits, élevé 7 660 poulets, baratté 5 450 livres de beurre, employé 36 461 heures à balayer, à laver et à nettoyer. J'estime la valeur de mon travail à \$115,485.50, et je n'en ai pas reçu un seul. Mais j'aime encore mon mari et mes enfants et je n'hésiterais pas à tout recommencer pour eux."

Devinette :

Deux pères et deux fils entrent dans un restaurant. On leur apporte quatre pigeons. Chacun en mange un et il reste encore un pigeon. Expliquez.

Réponse. — Il s'agit du grand-père, du père et du fils. C'est ainsi que deux pères et deux fils ne font que trois personnes.

Un plagiaire. — Voulant jouer un tour à un prêtre de ses amis, l'humoriste américain Mark Twain va le trouver après son sermon et lui dit :

— "Votre sermon était très bien, seulement j'ai chez moi un livre qui le contient du premier au dernier mot".

Emoi du prêtre qui se croit accusé de plagiat. Mark Twain le laisse ainsi trois jours. Le troisième jour il lui envoie la preuve que le prêtre demandait à cor et à cri.

C'était un... dictionnaire.

Excès de soin.

C'est l'hiver. *Fanfan* entre à la taverne et laisse la porte ouverte.

— Eh ! là-bas, fermez la porte. Il fait froid dehors.

— Alors, naïfs que vous êtes, vous croyez que si je ferme la porte il fera moins froid dehors ?

Logique.

Mathurin qui s'est attardé à l'auberge avec des amis, rentre la nuit tombée, en voiture. Il est arrêté par un gendarme.

— Pourquoi n'avez-vous pas allumé votre lanterne ?

— A quoi bon ? mon cheval est aveugle.

Le cadeau de Lévy :

Monsieur Cohen rencontre M. Lévy devant la porte d'un bijoutier.

— Tiens, vous avez acheté un collier pour votre femme ?

— Oui, un collier à triple rang, une merveille.

— Quelle idée !... Et vous n'avez pas profité du salon de l'automobile pour lui en offrir une !...

— Ah ! Monsieur Cohen, y a-t-il de fausses autos, voyons !

Le croiriez-vous ?

L'Océan Atlantique est le plus salé de tous les grands océans. Rien d'étonnant dès lors que la morue que l'on y pêche soit si salée.

Les servants prétendent qu'il y a dans l'océan assez de sel pour en recouvrir le Canada d'une épaisseur d'un mille et demi.

Il y a une ambition belle et nécessaire : accomplir à la perfection tout ce à quoi l'on s'applique. (Ollé-Laprune).

CONCOURS DE COLLABORATION

Plus une revue a de collaborateurs, plus elle a de chances d'être intéressante.

C'est pourquoi "L'ABEILLE" invite cordialement tous ses amis, ses lecteurs et ses lectrices, à lui envoyer, dès qu'ils le pourront, mais avant la fin des classes, tout ce qu'ils croiraient de nature à intéresser :

- a) bons mots pour rire,
- b) devinettes de toutes sortes,

- c) curiosités scientifiques et autres,
- d) contes et historiettes,
- e) photos, dessins et images pouvant servir à l'illustration de la revue.

(Indiquer la provenance des envois, quand possible.)

De nombreux prix récompenseront les concurrents, et le nom des plus méritants seront publiés dans "L'Abaille".

« L'ABEILLE » EN FRANCE

Ecoles où « L'Abaille » se rend en essais de 20 et plus.

Pontivy	160	St-Pierre Quilbignon	54	Lourdes	24
St-Pol de Léon	150	Ecouche (Orne)	44	Roscoff	24
Landerneau	143	Provins (S. et M.)	42	Nantes — Doulon	23
Sées (4 écoles)	130	Châteaulin	40	Sées — Inst. Marie-Imm. ..	23
Redon	108	Sées — La Providence	35	Rennes — Ec. N.-D.	22
Guérande	108	Domalain	35	Bréhand — Moncontour ...	21
Nantes (3 écoles)	112	Dinan	33	Briec — Ecole St-Pierre ...	20
— (Ec. St-Simil.)	84	Campbon	30	Briec — Mme J. Beuguel ..	20
Languidic	73	Douarnenez	30	Elliant	20
Chantenay	72	Fougères — Les Marais ...	30	Le Mesle-sur-Sarthe	20
Hennebont — St-Félix	65	Guéméné	30	Mahalon	20
Paris — (St-Fr.-Xav.)	64	Janzé	30	Pentchâteau	20
Ploërmel (Pensionnat)	64	Mauves-sur-Loire	28	St-Etienne de Montluc	20
Sées — Ecole St-Joseph ...	60	Pordic	27	St-Méen	20
St-Quay-Portrieux	55	Missillac	26	Saint-Servan	20
Gacé (Orne)	55	Mordelles	25	Autres écoles et divers ...	566
Cancale	54	Plouarzel	25		
Gourin	54	Blain de Bretagne	24	GRAND TOTAL	2935

Un bon nombre des abonnés français trouvent l'Abaille si intéressante qu'ils veulent posséder les numéros reliés des années précédentes. Ainsi depuis Pâques 1946, nous en avons reçu des demandes pour plus de 500 volumes reliés, savoir :

Gacé 121, Pontivy 74, Provins 70, Landerneau 51, Languidic 36, Chantenay 32, Hennebont

20, Vannes 13, Fougères 12, DIVERS 93. TOTAL 522.

L'Abaille envoie un cordial merci à tous ces abonnés, spécialement à ceux de Gacé et de Provins. Ces derniers ont demandé une moyenne de 2 à 3 volumes reliés par abonné. SINCERES FELICITATIONS.

POUR CADEAUX, PRIX OU RECOMPENSES

Aucun volume ne sera plus apprécié que "L'Abaille" reliée. Nous avons encore douze années disponibles : 9 années, de 1925 à 1940 : 1-2-5-6-11-12-13-14-15, à \$1.00 le volume; et 3 années, de 1943 à 1946 : 19-20-21, à \$1.25 le volume franco.

Les enfants doivent ces volumes... et les grandes personnes aussi. Chaque année comprend de nombreuses histoires captivantes; les trois dernières surtout sont abondamment illustrées. La meilleure valeur pour le prix.

N'oubliez pas d'en commander pour la fin de l'année scolaire... Vous ferez des heureux. — Remise de 20% par quantités de 12 et plus, port à la charge de l'acheteur (Cette remise est valable seulement pour le Canada).

Nous avons un fascicule de 48 pages qui contient une table de matières très détaillée de tous les articles et illustrations contenus dans les 14 premiers volumes. Demandez-le. Prix : 10c.

Le courrier de L'Abeille

St-Alban. — Je m'aperçois que je ne reçois plus notre "Abeille" depuis quelque temps. Peut-être avons-nous oublié de renouveler notre abonnement. En ce cas, voici 75 c. en paiement, car nous y tenons trop pour l'abandonner.

Madame Richard Hamelin.

Limoulu. — Je vous remercie pour les Abeilles reliées. Cela fait un beau volume que nous sommes fiers de mettre dans notre bibliothèque. Je me promets bien de faire relier aussi celles de cette année. Laissez-moi vous féliciter pour cette belle revue si intéressante et si instructive.

Madame M. Papillon.

Saint-Valérien. — Je viens de faire la connaissance de votre si intéressante revue "L'Abeille" et vous prie d'ajouter mon nom à la longue liste de vos abonnés. Envoyez-moi, si possible, tous les numéros parus depuis septembre.

Denyse Lambert, inst.

Carentoir, France. — Voici ma petite contribution à "L'Abeille", revue si excellente et si captivante qui passionne tous ses lecteurs. Mes plus sincères félicitations.

Fr. Paul, Dir. de l'école libre.

Montréal-Est. — J'ai eu l'occasion de lire votre revue "L'Abeille". Je la trouve si intéressante que je vous envoie \$ 1.00 pour mon abonnement.

Mme E. Dufort.

Valleyfield. — Recevez, avec mes mots croisés, mes sincères félicitations au sujet de "L'Abeille" si bien écrite et si intéressante. C'est ma sixième année d'abonnement. Puisse-telle continuer à toujours s'améliorer, car je compte bien la recevoir pendant de nombreuses années encore.

Maryette Gendron.

Séminaire de Rimouski. — Depuis déjà trois ans je reçois votre magnifique revue, chaque mois je la trouve de plus en plus intéressante. Plusieurs confrères qui la reçoivent en sont enchantés. Si je gagne au concours des mots croisés, j'aimerais beaucoup mieux une ABEILLE reliée qu'un dollar.

R. Deschênes.

Provins, France. — Le succès de votre magnifique revue s'accroît de jour en jour à l'Institut Sainte-Croix et dépasse en ampleur tout ce que j'avais espéré. Aucune lecture n'a suscité un tel enthousiasme ici jusqu'à présent et je suis persuadé qu'elle fera beaucoup de bien dans notre région. Envoyez-moi 70 Abeilles reliées pour mes 35 premiers abonnés. Je ne puis que vous féliciter pour la haute tenue religieuse, morale et même littéraire de l'Abeille, sans oublier sa magnifique présentation qui, à mon humble avis, est l'un des facteurs déterminants de son succès auprès des enfants.

P. Poirier, professeur.

« L'ABEILLE » aux ETATS-UNIS (20 et plus)

Fall River	Mass.	300	Spencer	R. I.	39	
Lowell	Mass.	200	Augusta	Mass.	37	
Berlin	N. H.	190	Central Falls	Mass.	37	
Nashua	N. H.	184	St. Agatha	Maine	35	
Biddeford	Maine	183	North Cambridge	R. I.	32	
Manchester	N. H.	175	Westbrook	Maine	30	
New Bedford	Mass.	165	Toledo	Mass.	30	
Woonsocket	R. I.	139	Greenville	Maine	26	
Southbridge	Mass.	135	North Adams	Ohio	25	
Waterville	Maine	130	Pawtucket	N. H.	24	
West Warwick	R. I.	106	St. Johnsbury	Mass.	23	
Saco	Maine	82	Oyster Bay	Mass.	21	
Putnam	Conn.	80	Holyoke	Vt.	21	
Lynn	Mass.	63	Ware	N. Y.	20	
Salem	Mass.	60	Autres centres et divers		431	
Hudson	N. H.	50	Total pour les E.-U.		3256	
Laconia	N. H.	50	Autres pays :			
Holyoke	Mass.	48	Haïti	160	Tahiti	54
Ware	Mass.	44	Egypte	66	Divers	29
Providence	Mass.	48	Angleterre	60	Total :	349
Phenix	Mass.	44				
Newton	R. I.	41				

LES TROIS EPIS

(à trois voix égales)

(Paroles de F. Trochu)

(Musique du Fr. Gustave, F. I. C.)

Andantino
pp

The musical score is written on five staves. The first four staves are in 3/4 time and contain the vocal melody and accompaniment. The first staff begins with a treble clef, a key signature of one flat (B-flat), and a 3/4 time signature. The music is marked 'Andantino' and 'pp'. The lyrics are written below the notes. The fifth staff is marked 'Solo' and is in common time (C). It contains a melodic line for a solo voice.

S' autre soir dans un champ de blé Oû l'on cou-
pait la moisson mûre, Comme en un rêve il m'a sem-
blé Percevoir un léger mur-mu-re.

Solo

Et j'ai vu trois épis dorés, Couleur de miel ou de noi sette,
Qui, l'un contre l'autre serrés, A voix basse faisaient causet-te.

3. — Moi, disoit le plus gros des trois,
Je ferai farine si blanche
Que je serai gâteau des Rois,
Portant fève dans une tranche.

5. — Le dernier, avec modestie,
S'inclinant au bord du sillon :
"Moi, j'ai plus belle ambition,
Je voudrais, dit-il, être Hostie.

4. — (*air du solo*)

Le second, mais sans vanité,
Lui répondit : "J'ambitionne
D'être un jour le bon pain qu'on donne
L'aumône de la charité.

On demande des correspondants

Des abonnés normands de Ceaucé (Orne-France) seraient très heureux de correspondre avec des petits Canadiens de leur âge (12 à 14 ans), de préférence avec ceux de la campagne.

S'adresser à M. G. Vannier, directeur de l'école libre, Ceaucé (Orne), France.

"Une nuit dans la Tour".

Plusieurs lecteurs nous ayant demandé quand paraîtra la suite de : "Une nuit dans la Tour", nous regrettons de leur dire que les éditeurs, après nous avoir fait attendre plusieurs mois leur réponse, nous refusent l'autorisation de continuer.